Dominic
104
.3
3MR

/. 232 volets !

CERISETTE.

Livres de Fonds.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt. . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo. . . . . 8 vol. in-8.
Horace. . . . . 3 vol. in-8.
Jeanne. . . . . 3 vol. in-8.

BALZAC.

Splendeurs et Misères des Courtisanes. . . . . 3 vol. in-8.
Honorine. . . . . 2 vol. in-8.
Un début dans la vie. . . . . 2 vol. in-8.
David Séchard. . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de corail. . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8.
Charles Mandel. . . . . 2 vol. in-8.

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari. . . . . 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique. . . . . 2 vol. in-8.
Histoire d'un Ours. . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel . . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle. . . . . 2 vol. in-8.

S.-HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique :
- *Première série.* — Courtisane et Sainte . . . 1 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — Gabriel Rusconnetz. . . . 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — Berthe Frémicourt. . . . 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — L'enfant sans Mère. . . . 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies . . . . . (épuisé) . . . 2 vol. in-8.
Daniel. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand. . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or. . . . . 2 vol. in-8.
Nicolas Champion. . . . . 2 vol. in-8.
El Ihoudi. . . . . 2 vol. in-8.
Le Khalifa. . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD-LAFOSSE.

Chroniques de l'Œil de bœuf. . . . . 8 vol. in-8.
Hélène de Poitiers . . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée. . . . . 2 vol. in-8.
Les Trois Aristocraties. . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . . 2 vol. in-8.

Paris — Imprimerie de Cosson.

CH. PAUL DE KOCK.

CERISETTE.

(Entièrement inédit.)

« Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque
» toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation. »
(*Maximes de La Rochefoucauld.*)

III

PARIS,
A. DE POTTER, ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

Renvoyer libraire Rue du Vieux Versailles n°

CHRISETTE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PARC DE SAINT-CLOUD.

Cerisette a fait le voyage de Montereau à Paris, sans qu'il lui arrive aucune aventure; la voiture n'était remplie que de gens fort occupés de leurs

affaires; personne n'a remarqué la jolie fille voyageant si jeune encore, sans compagnie, sans protecteur.

Sur les huit heures du soir, Cerisette descend de la diligence et se trouve dans une immense cour, encombrée de voitures de toutes dimensions; les unes au repos, les autres qui sont disposées pour partir; puis une foule de gens qui ont l'air très affairés vont et viennent dans cette cour; des commissionnaires s'emparent des malles, des valises, les postillons jurent, les conducteurs crient, les voyageurs demandent leurs effets; au milieu de ce monde, de ce tumulte qui l'étourdit, Ce-

risette qui n'a pas besoin de commissionnaire pour porter son petit paquet, l'a mis sous son bras, et tâche de se faire jour à travers les voitures, les chevaux, et les allant et venant qui se croisent dans cette immense cour; elle est obligée de marcher sur de la paille, sur du crottin, et elle se dit :

« — J'aurais cru que l'on était plus » propre à Paris, mais voilà une cour » qui me rappelle celle du Cerf sans » corne. »

Cerisette, sortie de la cour des messageries Laffitte et Caillard se trouve dans une rue, où il passe encore plus

de monde, et où les voitures sont toutes en activité. La nuit commençait à paraître. La jeune fille entre dans une boutique, c'est un boulanger qui vend d'excellents petits gâteaux, ou un pâtissier qui vend du pain; peu importe à Cerisette, elle commence par acheter une énorme brioche, puis tout en la mangeant, demande où elle pourra trouver une voiture qui la mène à Sèvres ou à Saint-Cloud.

« — Rien de plus facile, lui dit-on, » suivez toujours cette rue, vous demanderez la rue de Rivoli... vous serez tout près... dans cette rue, vous » verrez tout de suite le bureau des

» voitures qui vont à Sèvres et à Saint-
» Cloud.»

» — Mais voilà la nuit, part-il en-
» core des voitures le soir?

» — Pour Sèvres, il y en a jusqu'à
» minuit.

» — J'arriverai la nuit dans un pays
» que je ne connais pas, » se dit Ceri-
sette, « mais on doit trouver partout
» des auberges... ce doit être moins
» cher là qu'ici, où je ne connais per-
» sonne non plus... et dès demain, je
» pourrai aller me promener dans le
» parc, où Angely doit venir me re-
» joindre... s'il ne m'a pas écrit cela
» pour se moquer de moi. »

La jeune voyageuse arrive à l'endroit qu'on lui a indiqué; il est nuit lorsqu'elle entre dans le bureau des voitures.

Il y a là quelques dames qui toisent la jeune fille d'un air assez impertinent; puis un monsieur, d'un âge mur, fort bien mis, porteur d'une figure grave et distinguée qui ne lève pas les yeux sur elle, puis un jeune homme élégant, qui fume une cigarette, en se promenant de long en large.

Cerisette va au bureau et demande une place.

« — Où voulez-vous aller mademoi-
» selle? » dit l'employé du bureau.

« — A Sèvres ou à Saint-Cloud,
» monsieur.

» — Mais auquel de ces deux en-
» droits?

» — Ça m'est égal, monsieur.

» — Et à moi aussi, mademoiselle,
» veuillez seulement vous décider. »

La réponse de la jeune voyageuse a fait rire les dames, lever les yeux au

monsieur et tourner la tête au jeune homme qui regarde alors Cerisette avec plus d'attention. Celle-ci est encore indécise devant le bureau. Le monsieur s'approche d'elle et lui dit d'un air bienveillant :

« — Vous ne savez donc pas, made-
» moiselle, si vous avez positivement
» affaire à Sèvres ou à Saint-Cloud...
» probablement vous connaissez du
» monde dans l'un et l'autre pays, et
» il vous est alors indifférent d'arriver
» plutôt chez les uns que chez les au-
» tres. »

Cerisette regarde timidement ce

monsieur dont les traits sont beaux, la physionomie sévère, mais dont cependant les yeux ont une expression qui encourage. Elle lui répond :

« Ce n'est ni à Sèvres, ni à Saint-» Cloud que j'ai affaire, monsieur, » c'est dans le parc. »

Les dames se mettent à étouffer des éclats de rire sous leur mouchoir, le jeune homme écoute encore plus attentivement. L'interlocuteur de Cerisette reprend .

« — Dans le parc... Mais vous ne » comptez pas y aller ce soir, sans doute,

» il sera fermé quand vous arriverez.

» — Oh non, monsieur, je n'irai que » dans la journée... de midi à deux » heures. Demain... et pendant plu- » sieurs jours peut-être... C'est pour » cela que ça m'est indifférent de me » loger à Sèvres ou à Saint-Cloud..... » Seulement... je voudrais habiter... » où ce sera le moins cher.

» — Alors, allez à Sèvres, made- » moiselle. »

Cerisette a suivi le conseil de ce monsieur, elle a pris une place pour Sèvres. Les personnes qui étaient là se

rendaient à Saint-Cloud ; elles quittent le bureau et y laissent la jeune voyageuse. Les dames chuchottent toujours en la regardant ; le jeune homme la lorgne en souriant et le monsieur l'a saluée poliment, en lui disant :

« — Bon voyage, mademoiselle. »

Puis il s'arrête, comme s'il avait envie de lui dire autre chose encore, mais on l'appelle pour monter en voiture et il s'éloigne sans avoir rien dit de plus à Cerisette, qui regrette de ne point l'avoir pour compagnon de route, et de ne pas lui avoir demandé à quelle auberge elle devait aller en arrivant à

Sèvres; mais il n'est plus temps, ce monsieur est parti.

Combien de choses dans la vie auxquelles on pense trop tard! et quel changement dans notre existence, si on disait toujours ce qui nous vient à la pensée dans le moment où cela y vient.

Cerisette est distraite de ces idées par la voix du conducteur; on monte en voiture pour Sèvres; la jeune fille regarde avec curiosité dans la rotonde où elle prend place, mais elle est seule, entièrement seule pendant tout le voyage, point de voisins incommodes

ou indiscrets, elle peut s'étendre, se mettre à son aise, c'est ce qu'elle fait sans doute, car elle ne tarde pas à s'endormir.

« — Mamzelle... vous êtes arrivée... » on descend! » crie une voix en ouvrant la portière. Cerisette éveillée en sursaut se frotte les yeux, et apprend avec étonnement qu'elle est à Sèvres.

Elle saute en bas de la voiture, met son paquet sous son bras, regarde autour d'elle, ne voit qu'une rue qui monte et pas de lumière nulle part, pas une boutique ouverte, il semblerait qu'on est au milieu de la nuit.

« — Il paraît qu'on se couche de » bonne heure dans ce pays, » se dit Cerisette; « il doit être dix heures tout « au plus. Qui donc m'enseignera une » auberge?

» — Vous pouvez coucher chez nous, » madame, » dit une servante qui est sortie d'une maison devant laquelle s'est arrêtée la voiture, et tient à sa main une corbeille remplie de gâteaux. « Nous pouvons vous donner » une chambre.

» — Et suis-je loin du parc ici?

» — Le parc, le v'là en face. »

« — Alors je logerai chez vous, ma-
» demoiselle. »

« — Est-ce que vous êtes toute seule ? »

« — Oui. »

« — Vous n'avez pas un monsieur
» avec vous ? »

« — Non... mais je viens dans ce pays
» attendre... quelqu'un qui doit venir
» m'y retrouver. »

« — Ah bon ! je disais aussi... une
» jeune dame comme vous... ça doit

» connaître du monde. C'est votre mari
» que vous attendez? »

Cerisette se dit que lorsqu'elle était elle-même servante d'auberge, elle était moins curieuse et moins bavarde. Elle balbutie un oui à peine intelligible à la fille qui la conduit et se hâte de la congédier pour se mettre au lit. Mais la fille revient bientôt sur ses pas lui dire :

« — Votre nom, madame, s'il vous
» plaît, quand on couche on dit son
» nom .. quand on ne couche pas on a
» le droit de ne pas le dire.

« — Mon nom... Cerisette. »

« — Comment que vous dites? »

« — Cerisette. »

« — Ah! ce nom... Madame Cerisette! »

« — Oui. »

« — C'est un nom farce tout de même. Bonne nuit, madame... à quelle heure faut-il vous éveiller demain?

» — Je m'éveillerai bien toute seule.

» — Comme vous voudrez, bonne » nuit, madame. »

Un beau soleil éclairait la grande rue de Sèvres lorsque Cerisette ouvre sa fenêtre pour respirer l'air pur du matin, si doux dans le mois de septembre.

Elle aperçoit de loin le sommet de ces beaux arbres séculaires qui ombragent le parc de Saint-Cloud.

Mais la jeune fille porte autour d'elle de tristes regards, elle se sent trop seule pour jouir du tableau d'un site nou-

veau; il faut être deux pour trouver du charme à voyager sans cesse; il faut avoir quelqu'un à qui communiquer ses sensations, ses surprises, ses plaisirs; mais seul, si la nature ne nous a pas doué de ces heureux caractères, qui n'engendrent aucun souci, aucune peine, qui ne comprennent ni les ennuis de l'absence, ni les inquiétudes de l'avenir; c'est par un soupir que nous saluerons un site inconnu, car il y a toujours au fond de notre âme un regret pour quelqu'un qui n'est plus près de nous pour partager notre plaisir.

Cerisette fait un déjeûner modeste et s'apprête à sortir pour visiter le pays,

lorsque la servante l'arrête et lui présente la note de ce qu'elle doit.

« — Mais je reviendrai dîner et cou-
» cher, dit Cerisette, je ne quitte pas
» encore votre auberge. »

« — Ça ne fait rien, madame, ici
» on a pour habitude de payer tous les
» jours. »

La jeune fille comprend que le petit paquet qu'elle a apporté avec elle n'inspire aucune confiance à l'aubergiste. Elle s'empresse d'acquitter sa note qui se monte à cinquante sous. Trente pour le coucher et vingt pour le déjeûner.

« — C'est bien plus cher que chez » M. Chatouillé ! se dit-elle, et mon » argent irait trop vite si je dînais à » cette auberge... je dînerai en me » promenant. »

L'aspect du parc de Saint-Cloud distrait Cerisette de ses pensées ; elle admire cette promenade d'un aspect si noble, si majestueux ; elle se sent plus heureuse, elle se retrouve en se voyant presque seule dans de longues allées, et pouvant tout à son aise regarder, s'arrêter pour admirer, puis marcher et s'arrêter encore. Cerisette n'avait rien vu jusque là qui pût se comparer au parc dans lequel elle se trouvait.

« — Que l'on doit être heureux de de-
» meurer dans ce pays ! » se dit la jeune fille, « on peut tous les jours jouir de
» cette belle promenade... on peut ve-
» nir ici lire ou travailler comme ces
» dames que je vois là bas... y mener
» jouer ses enfants, quand on en a...
» Ah ! que ce doit être bon d'avoir des
» enfants... c'est une famille cela...
» cela vous tient lieu d'une mère...
» d'un père... de tout ce que je n'ai
» pas moi... et c'est bien triste de ne
» tenir à rien... d'être seule dans le
» monde. »

Après s'être promenée quelque temps, Cerisette arrive devant la

grande pièce d'eau, elle s'arrête, il était midi passé; elle va s'asseoir sur un des bancs qui se trouvent sous les arbres contre le bassin, en se disant :

» — Ce doit être ici qu'il m'a donné » rendez-vous... Il n'est pas probable » qu'il vienne aujourd'hui..... n'im- » porte, attendons. »

Quelques heures s'écoulent assez rapidement. Cerisette ne se lassait point d'admirer ce qui l'entourait, de regarder les dames élégantes qui de temps à autre passaient dans le parc. C'était souvent des habitants de Paris qui venaient y promener leur oisiveté et leur élé-

gance. La jeune fille n'avait pas assez de ses deux yeux pour contempler des toilettes ravissantes et des tournures dignes de porter ces toilettes là.

Dans le parc de Saint-Cloud, l'isolement de Cerisette n'était pas remarqué, car les uns croyaient qu'elle était avec des enfants qui jouaient à quelques pas d'elle, les autres présumaient qu'elle attendait sa société; aux Tuileries, ou aux Champs-Élysées la jeune fille aurait eu bien vite des amateurs à ses côtés.

A quatre heures Cerisette quitte son banc, elle va jusqu'à Saint-Cloud, là

elle trouve à acheter du pain et des fruits. Avec cela elle retourne dans le parc, s'enfonce dans les allées solitaires, y fait son repas en se promenant, et rentre à son auberge un peu avant la nuit.

« — Madame va dîner sans doute?» demande la servante, en voyant revenir la jeune voyageuse.

« — J'ai dîné, » répond Cerisette.

« — Ah!.. est-ce que madame a » dîné à Saint-Cloud.

» — J'ai dîné où j'ai voulu.

» — C'est juste... mais c'est pour » dire à madame, qu'à Saint-Cloud on » écorche joliment les voyageurs!..

» — Et chez vous ?

» — Oh ! chez nous... pas tant qu'à » Saint-Cloud.

Cerisette se couche de bonne heure ; le sommeil est un refuge contre l'ennui, les soucis et le désœuvrement.

Le lendemain, Cerisette après avoir encore déjeûné à l'auberge, se remet

en route pour le parc, et recommence sa journée de la veille.

Le jour suivant, elle fait encore la même chose. Six jours s'écoulent ainsi. Angely n'est pas venu au rendez-vous qu'il lui a donné. Cerisette commence à trouver le parc moins beau, la pièce d'eau moins admirable, les gens qui passent moins bien mis, ou plutôt la tristesse qui gagne son cœur, couvre de son voile sombre tous les objets qui l'entourent.

Ce qui prouve que nous voyons autant par notre cœur qu'avec nos yeux, à moins pourtant que nous n'ayons de

ces âmes sèches que rien n'émeut, ne touche, n'attendrit, et dont les yeux ne sont jamais obscurcis par des larmes.

Tous les soirs, avant de se coucher, Cerisette comptait son argent; avec la plus stricte économie, elle dépensait près de trois francs par jour; car il lui fallait bien coucher quelque part, et son estomac ne s'accommodait pas toujours de ne dîner qu'avec des fruits.

Chaque matin, avant de sortir elle payait sa dépense à l'auberge; on ne lui aurait pas fait crédit, car on pa-

raissait déjà fort mécontent de ce qu'elle prît son dîner ailleurs.

« — Je n'irai pas bien loin avec ce » qui me reste d'argen, » se disait la pauvre fille, « et M. Angely ne vient » pas... et j'ai bien dans l'idée qu'il » ne viendra pas me retrouver... alors » pourquoi m'avoir tant suppliée de » l'accompagner... je ne devais pas » écouter ses belles paroles... Ah ! sans » l'aventure du grenier. . je ne serais » pas partie avec lui... mais alors il m'a » semblé que je ne pouvais plus res- » ter. »

Il y a plus d'une semaine que Ceri-

sette habite Sèvres, et va régulièrement chaque jour à midi s'asseoir dans le parc, près des bains d'Apollon, où elle reste quelquefois jusqu'à cinq heures... elle vient comme à son ordinaire, de s'asseoir sur son banc habituel, et, plongée dans des réflexions qui reflètent une sombre tristesse sur sa jolie figure, n'a pas remarqué un promeneur qui s'est arrêté à quelques pas d'elle et semble l'examiner attentivement, mais plutôt avec intérêt que curiosité.

Lorsque la jeune fille lève les yeux, le monsieur s'éloigne, comme honteux de son indiscrétion, mais il ne marche

pas assez vite pour que Cerisette n'ait eu le temps de voir sa figure qu'elle croit reconnaître, elle cherche dans ses souvenirs, et se dit au bout d'un instant :

« — Ah! je me rappelle où j'ai déjà » vu ce monsieur... c'est au bureau » des voitures à Paris... c'est lui qui » m'a parlé si poliment... il a l'air » comme il faut ce monsieur, il m'in- » spirerait de la confiance... il demeure » peut-être dans ce pays... si je le re- » vois je tâcherai de lui parler... il a » l'air bon... je lui expliquerai ma po- » sition... je lui demanderai des con- » seils... ah! j'aurais tant besoin d'un

» ami... et Angely m' abandonne... que
» vais-je faire! que vais-je devenir. »

La jeune fille a suivi des yeux l'inconnu, tant qu'elle a pu l'apercevoir; une fois elle l'a vu se retourner pour la regarder, mais enfin il a tout-à-fait disparu sous les arbres.

Cerisette est rentrée plus triste que de coutume, elle éprouve une fatigue, un malaise qu'elle espère voir se dissiper par le repos. Mais au contraire le lendemain en s'éveillant elle a une fièvre violente, il lui est impossible de se lever.

« — Madame, » dit la servante, « on » va vous faire du thé... de la tisane... » on va courir chercher le médecin... » Oh ! soyez tranquille, on trouve tou- » tes les drogues qu'on veut dans le » pays... J'vas aller aussi chez le phar- » macien, lui demander quelque sirop » pour la fièvre.

» — Je ne veux ni drogue, ni méde- » cin ! » dit Cerisette; « je suis fati- » guée voilà tout, je n'ai besoin que de » repos.

» — Vous aurez mangé que'que » chose de mauvais à Saint-Cloud...

» vous avez une fièvre de cheval... on » ne guérit pas sans médecin... je ne » voulons pas que vous mouriez chez » nous...

» — Mais je n'en ai pas envie non » plus.

» — Je vas vous faire du thé. »

La pauvre malade redoutait le médecin et les drogues parce qu'une seule pensée la tourmentait : comment paierait-elle tout cela. Cependant, malgré sa résistance, comme la fièvre ne la

quitte pas, on a été avertir un docteur, qui vient voir Cerisette, lui regarde la langue, lui tâte le pouls et fait une ordonnance, en disant :

« — Ce ne sera rien, je ne revien-» drai que demain.

» — Ce n'est pas la peine, monsieur,» dit la jeune fille, « il ne faut pas reve-» nir du tout.

» — Et pourquoi cela, mon enfant... » vous êtes malade.

» — Je ne dois pas être malade, car

» je n'ai pas d'argent pour payer un
» médecin. »

Le docteur sourit et répond :

« — Si c'est cela qui vous inquiète,
» calmez-vous, mademoiselle, je vous
» soignerai sans rétribution, et alors je
» reviendrai ce soir. »

Cerisette essaye de remercier le médecin, qui s'éloigne, en l'engageant encore à se tranquilliser : excellent conseil, mais bien difficile à suivre dans la position où se trouvait la jeune fille. Ah ! si les médecins pouvaient guérir l'âme avec le corps, comme cela hâte-

rait les convalescences. Ce qui ajoutait aux tourments de Cerisette c'était la crainte que, pendant qu'elle était obligée de garder le lit, Angely ne se rendît au rendez-vous qu'il lui avait donné.

Cependant, grâce aux soins du docteur, au bout de huit jours Cerisette est complètement rétablie, et en état de recommencer ses promenades. Son premier soin est de demander à la servante la note de ce qu'elle doit; celle-ci s'empresse de la lui apporter, en lui disant :

« — Voilà le compte de ce que nous

» avons fourni, madame, quant au mé-
» decin il a dit que vous l'aviez payé et
» que vous ne deviez rien au pharma-
» cien. »

Cerisette éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour ce docteur qui exerce si bien la médecine et la charité. Mais elle ne porte qu'en tremblant ses regards sur le montant de la note de l'aubergiste, et elle éprouve un serrement de cœur en s'apercevant que le total se monte à vingt-deux francs cinquante centimes, somme énorme pour l'état de ses finances; elle balbutie :

« — Comment... je vous dois tant » que cela... et pourtant vous n'avez » rien payé chez le pharmacien...

» — Tant que cela !.. madame plaisante !.. et le thé... et le sucre... et » le feu pour chauffer les tisanes... et le » linge sali... et nos courses... Ah ! ben ! » vous trouvez que c'est cher vingt-» deux francs !.. mais si vous aviez été » malade à Saint-Cloud vous en auriez » eu pour cent francs au moins... et » encore vos tisanes n'auraient pas été » si sucrées !.. »

Cerisette ne dit plus rien ; elle prend en tremblant, son argent, car elle

craint de ne point avoir de quoi payer ce qu'elle doit ; mais en acquittant le mémoire de l'aubergiste il lui reste dix sous. Elle refait son paquet, le remet sous son bras, attache son chapeau de paille sur sa tête, et sort de l'auberge avec ses dix sous dans sa poche. La servante court après elle en lui criant :

« — Madame ne déjeûne donc pas » aujourd'hui ?

» — Je n'ai pas faim...

» — Et madame emporte son pa- » quet...

» — Oui... car je ne reviendrai » pas. »

Et la jeune fille laisse retomber sa tête sur sa poitrine, et, les regards baissés vers la terre, elle se dirige de nouveau vers le parc de Saint-Cloud.

CHAPITRE DEUXIEME.

UN JEUNE HOMME SAGE.

Que les philosophes vous disent tant qu'ils voudront, qu'il faut supporter sans murmurer, avec stoïcité même, les coups de l'adversité ; qu'ils écrivent

là-dessus de belles pages, des pensées bien faites, bien spirituelles, où le talent de l'écrivain est toujours plus en relief que la vérité de ses maximes; quand ils vous donnent de si belles leçons, quand ils prêchent le courage aux malheureux, soyez persuadés que tous ces gens-là ont l'estomac plein, et un bon lit pour se reposer.

Ainsi Sénèque, gorgé d'or, composait un traité sur le mépris des richesses. Pauvres philosophes que tous ces hommes de l'antiquité. Diogène seul se montra heureux dans son tonneau; mais Diogène était un fou pétri de vanité, et sa philosophie était dégoûtante;

aussi n'ai-je jamais cru à ce mot du fameux roi de Macédoine : *Si je n'étais Alexandre je voudrais être Diogène.*

Si Alexandre-le-Grand a dit cette phrase, elle ne lui fait pas honneur, ou bien c'est que ce soir-là il avait bu outre mesure, ce qui, comme vous savez, arrivait trop fréquemment à cet illustre conquérant, qui poussa l'orgueil jusqu'à se faire nommer fils de *Jupiter*. Il y a bien loin de là à désirer vivre dans un tonneau.

Allez donc parler philosophie à une mère qui vient de perdre son enfant !

à un père de famille qui n'a pas de pain à rapporter chez lui ; ou à cette pauvre jeune fille qui, sans parents, sans amis, sans asile, dans un pays qu'elle connaît à peine, se trouve, en relevant de maladie, ne plus avoir que dix sous dans sa poche.

« — Et s'il était venu me chercher » dans le parc, pendant ces huit jours » que je n'ai pu y venir ! » se dit Cerisette en pensant à Angely. « Comment » le saurais-je... A qui m'informer... » Mais non ! quelque chose me dit qu'il » n'a jamais eu l'intention de revenir » me trouver. »

Cependant, par habitude, la jeune fille s'assied encore à sa place accoutumée ; mais elle ne porte plus ses regards autour d'elle, elle les tient constamment fixés vers la terre ; elle se demande ce qu'elle va faire, ce qu'elle va devenir, où elle trouvera un gîte et du pain lorsqu'elle aura dépensé ses derniers dix sous.

Ces pensées donnaient une expression de tristesse et de découragement à la jolie figure de Cerisette, que la maladie avait déjà pâlie et changée.

Tout-à-coup quelqu'un vient s'asseoir à côté d'elle, en lui disant :

« — Je ne me trompe pas... c'est la » jeune voyageuse... Vous avez donc » toujours affaire dans le parc de Saint-» Cloud ? »

Cerisette a poussé un cri de joie, car dans le premier moment elle a cru que c'était Angely qui venait la rejoindre; mais son erreur dure peu, c'est bien un jeune homme qui vient de s'asseoir auprès d'elle, mais ce n'est pas celui qu'elle attend ; et l'expression de bonheur qui a un moment animé sa charmante figure, s'efface bientôt et fait de nouveau place à la tristesse.

Le jeune homme qui vient de se placer

près de Cerisette, est brun, a le teint pâle, les yeux noirs et l'air distingué; mais sa physionomie, qui varie souvent, est tour-à-tour aimable, moqueuse ou sentimentale; sa mise est élégante; ses manières annonçent un homme de bonne compagnie, quoiqu'il affecte ordinairement dans son langage et ses actions le laisser-aller de quelqu'un qui se met au-dessus des préjugés et se moque du qu'en dira-t-on.

Il a sur son œil droit un petit carré de verre, auquel pend un ruban noir, nouvelle espèce de lorgnon, qui force les jeunes gens à faire la grimace pour

que cela tienne sur leurs yeux sans le secours de leur main.

« — Vous vous trompez, monsieur, » répond enfin la jeune fille après avoir considéré la personne qui est près d'elle. « Ce n'est sans doute pas à moi que vous » vouliez parler... Je ne vous connais » pas.

» — Mais moi, mademoiselle, je vous » reconnais bien, car vous êtes assez » jolie pour qu'on n'oublie pas votre » figure. Je comprends que vous ne me » remettiez pas... Peut-être ne m'avez-» vous pas même aperçu dans le bureau » des voitures de la rue de Rivoli, à

» Paris, un certain soir que vous ne » saviez pas si vous vouliez aller à Sè- » vres ou à Saint-Cloud, vous rappel- » lez-vous cela...

» — Oh! oui, monsieur!

» — Il y a... attendez... oui, il y a » eu mardi quinze jours...

» — En effet, monsieur... car j'ai » passé dix-neuf jours à Sèvres. Vous » étiez-donc dans le bureau ce soir-là, » monsieur?

» —Oui, mademoiselle, et je partais

» pour Saint-Cloud... Mais j'avais en-
» tendu ce que vous aviez dit, que vous
» n'aviez affaire que dans le parc... On
» fait attention à tout ce que dit une
» jolie femme. Le lendemain je suis
» venu me promener dans le parc, et
» je vous ai, en effet, aperçue assise à
» cette même place; mais j'étais en
» compagnie, sans quoi je me serais
» permis de venir vous saluer. La se-
» maine dernière je suis encore revenu
» à Saint-Cloud, mon premier soin a
» été de me rendre dans le parc, de
» porter mes pas de ce côté... J'étais
» curieux de savoir si par hasard je
» vous y verrais encore. Mais j'eus beau
» regarder partout, je ne vous aperçus

» pas, ni dans cette partie du parc, ni
» ailleurs.

» — C'est que j'ai été malade, mon-
» sieur, et pendant huit jours il m'a été
» impossible de sortir.

» C'est donc cela que je vous trouve
» pâle, changée... Enfin aujourd'hui,
» étant de nouveau à Saint-Cloud, je
» n'ai pas voulu partir sans venir jus-
» qu'ici; j'avais comme un pressenti-
» ment que je vous rencontrerais... Je
» me félicite d'avoir cru aux pressen-
» timents, puisqu'en effet j'ai le plaisir
» de vous revoir. Ha ça, mais c'est donc
» un vœu que vous accomplissez en ve-

» nant tous les jours vous asseoir à cette
» même place, ou bien est-ce quelqu'un
» que vous y attendez... Je suis bien
» curieux, bien indiscret, n'est-ce pas,
» mademoiselle. C'est qu'il est difficile
» de vous voir sans s'intéresser à ce qui
» vous regarde. C'est que je serais heu-
» reux de vous être bon à quelque cho-
» se et de vous voir accepter mes ser-
» vices. »

Le langage aimable de l'étranger soulage le cœur oppressé de Cerisette : quand on est dans la peine, la plus légère marque d'intérêt touche, émeut vivement

« — Je vous remercie monsieur », balbutie la jeune fille. « Je ne m'of-
» fense pas de vos questions. On m'a
» en effet donné rendez-vous ici... de-
» vant ce bassin... c'est le plus beau du
» parc, n'est-ce pas monsieur?

» — Mais oui. Et on ne vous a donc
» pas fixé un jour.

» — Non...

» — C'est bien mal de vous faire
» attendre si longtemps... Ah! si vous
» m'aviez donné un rendez-vous à moi,
» vous n'auriez pas eu à vous plaindre
» de mon exactitude... à coup sûr ce

» n'est pas un amant qui se ferait at-
» tendre ainsi ; c'est donc un père?

» — Non monsieur.

» — Un frère?

» — Non monsieur.

» — Un mari.

» — Non monsieur, je n'ai pas de
» mari, je n'ai personne ! »

L'accent avec lequel Cerisette a dit ces derniers mots a vivement impressionné le jeune homme ; il ôte le petit

carré de verre de dessus son œil, afin de mieux examiner Cerisette, sa figure perd son expression railleuse, et il reprend au bout d'un moment.

« — Vous n'avez personne... alors » c'est que vous ne voulez pas avoir » quelqu'un... mais tenez, causons un » peu : vous avez du chagrin... n'est-» ce pas?

» — Oui monsieur.

» — Voulez-vous me conter vos pei-» nes?

» — A quoi bon monsieur?

» — Ah ! c'est juste, vous ne me » connaissez pas, je ne vous inspire » point de confiance. C'est donc à moi » de commencer par vous dire qui je » suis. Je me nomme Gaston Brumière, je suis de bonne famille, j'ai » quelque fortune... j'en aurai une » fort belle un jour... on veut que je » sois employé au cabinet du ministre » des relations étrangères, on espère » plus tard me lancer dans la diplomatie ! Moi, pour le moment, tout ce » que je désire, c'est de m'amuser et de » ne rien faire ; car j'aime beaucoup le » plaisir et les femmes surtout !.. Oh ! » les femmes, j'en raffolle, je ne vous » cacherai pas que l'on m'accuse d'être

» un mauvais sujet, un coureur d'a-
» ventures, un volage surtout... vous
» voyez que je ne cherche point à ca-
» cher mes défauts. Tout cela n'em-
» pêche pas que je n'aie le plus profond
» désir de vous être utile, d'adoucir
» vos peines... que ce désir me soit
» venu, parce que vous êtes charman-
» te, que vous avez des yeux que l'on
» ne peut voir avec indifférence, quant
» à cela je ne le nierai pas... si vous
» étiez laide, je n'aurais probablement
» pas fait attention à vous... c'est très
» mal, n'est-ce pas... que voulez-vous,
» la plupart des hommes sont comme
» cela... il faut qu'on soit jolie pour
» nous intéresser... Oh ! nous sommes

» indignes... mais, moi, du moins, je » n'y mets point d'hypocrisie, je me » montre à vous tel que je suis. Après » tout, je ne vois pas que ce soit un » crime de préférer une jolie femme à » une laide... quand on nous présente » des fruits, nous choisissons toujours » le plus beau... Maintenant voulez-» vous me dire si vous comptez venir » pendant longtemps encore attendre » dans ce parc?

» — Oh!.. monsieur... c'est le der-» nier jour... c'est la dernière fois que » j'y viens...

» — Ah!.. et que ferez vous après...

» — Je n'en sais rien... je ne sais
» pas ce que je vais devenir...

» — Vous ne savez pas ce que vous
» allez devenir!.. pauvre petite... et
» vous pleurez... comment? seriez-
» vous malheureuse à ce point... »

Le jeune homme s'est rapproché de Cerisette, il lui prend la main, la presse dans les siennes et lui dit à demi-voix :

« — Tenez... votre amant vous a
» abandonnée n'est-ce pas?

» — Je crois bien que oui, mon-
» sieur.

» — Il vous avait enlevée de chez
» vos parents peut-être?

» — Je n'ai point de parents... mais
» il m'a fait quitter la maison où j'ai
» été élevée.

» — Et il vous avait donné rendez-
» vous dans ce parc?

» — Oui, monsieur... il est parti
» un matin, m'a laissée dans une au-
» berge à Montereau, et m'a écrit

» qu'il viendrait se promener ici de
» midi à deux heures.

» — Que fait votre amant?

» — Il est acteur!

» — Diable!... il est bien probable
» qu'il est allé se promener d'un autre
» côté... et vous étiez sans argent peut-
» être?

» — Pardonnez-moi, il m'avait lais-
» sé un superbe costume de marquis
» que j'ai vendu.

» — Et vous reste-t-il encore de l'ar-
» gent?..

» — Je... j'ai encore... dix sous, » monsieur.

» — Dix sous!..

» — Oui monsieur, et ce petit pa- » quet qui contient tous mes effets.»

Gaston frappe son poing sur son genou, en s'écriant :

» — Ah! je rends grâce au ciel d'a- » voir eu l'heureuse idée de venir dans » ce parc aujourd'hui... dix sous!.. » pauvre petite, il était temps... voyons, » ma chère amie, voulez-vous vous fier » à moi?.. »

Cerisette regarde le jeune homme, qui de son côté tient ses yeux attachés sur ceux de la jeune fille.

« — Monsieur... je ne sais plus si je » dois me fier à quelqu'un...

» — Je comprends cela : quand on » débute mal ce n'est pas encourageant. » Eh ! bien, moi, je ne veux pas abu- » ser de votre situation... je veux vous » être utile sans intérêt... ce sera d'au- » tant plus beau de ma part, que je » suis fou de vos yeux... de votre air... » de votre sourire... de... Mais ce n'est » pas le moment de parler de tout cela, » plus tard je ne dis pas... oh ! plus

» tard... je vous adorerai... et alors si » je ne vous déplais pas... enfin vous » serez libre. En attendant, vous con- » cevez bien que vous ne pouvez point » passer votre vie dans ce parc, vous » allez venir avec moi, à Paris.

» — A Paris... et qu'y ferai-je, » monsieur.

» — Je vous louerai un petit loge- » ment modeste, mais où vous aurez » au moins le nécessaire, et après cela, » plus tard, si vous ne me haïssez pas... » mais je vous le répète, vous serez » libre, encore une fois, je veux vous

» obliger sans condition, sans inté-
» rêt... vous ne connaissez personne à
» Paris?

» — Non monsieur, mais je con-
» nais quelqu'un à Bagnolet, quel-
» qu'un dont l'amitié me sera pré-
» cieuse...

» — Raison de plus pour ve-
» nir à Paris, d'où vous irez à
» Bagnolet en une heure ou deux,
» c'est tout près, vous n'avez plus
» aucune raison pour venir passer
» toutes vos journées dans ce
» parc...

» — Oh ! je crois que ce serait inu-
» tile à présent...

» — Pauvre fille... qui vient d'être
» malade... et qui n'a plus que dix sous
» dans sa poche... vous me direz le nom
» de votre acteur, je m'informerai
» s'il joue à Paris... Eh ! bien voyons...
» vous venez avec moi n'est-ce pas...

» — Mon Dieu, monsieur... je ne
» sais pas ce que je dois faire.

» — Vous devez accepter mes servi-
» ces... je vous adore, mais je vous jure
» que je serai sage... tenez, il est déjà

» cinq heures passées, voilà la jour-
» née finie... avec vos dix sous vous ne
» trouverez aucun gîte par ici... et ce
» serait affreux de vous laisser passer
» la nuit à la belle étoile. Allons, ac-
» ceptez mon bras... j'ai, à la porte du
» parc, un remise qui nous aura bien
» vite conduits à Paris. Comment vous
» nommez-vous?.. Oh! mais si cela vous
» contrarie de me dire votre nom...

» — Pourquoi cela, monsieur? Je
» m'appelle Cerisette.

» — Eh! bien, charmante Cerisette,
» appuyez-vous sur mon bras et par-
» tons. »

Cerisette hésite un moment, mais ce jeune homme a l'air si franc, si obligeant; il y a une si grande différence entre ses manières aimables, polies, et le ton impertinent et prétentieux avec lequel le commis voyageur lui avait fait la cour à Nemours, qu'elle se sent disposée favorablement pour M. Brumière, celui-ci voit son embarras, il ne lui laisse pas le loisir d'hésiter encore, et passant son bras sous le sien, l'entraîne avec lui, avant qu'elle ne soit bien décidée à le suivre.

Ils marchent assez vite, mais en tournant pour reprendre la grande allée,

Cerisette aperçoit un monsieur arrêté et qui la regarde d'une façon singulière; elle a reconnu ce même personnage au maintien grave, qu'elle a aussi rencontré à Paris, au bureau des voitures et revu déjà une fois dans le parc de Saint-Cloud.

Cette fois cet inconnu semble attacher sur elle des regards plus sévères, Cerisette se sent comme troublée d'être vue par ce monsieur, au bras d'un jeune homme; et cependant elle ne connaît pas cet homme, que peut lui faire son opinion et ce qu'il pensera d'elle.

Gaston a remarqué la manière dont l'étranger fixait la jeune fille et le mouvement involontaire que celle-ci a fait en l'apercevant. Il lui dit, tout en continuant de l'emmener :

« — Est-ce que vous connaissez ce » monsieur?

» — Non... c'est-à-dire... je le re- » connais, parce qu'il était aussi dans » le bureau des voitures à Paris, le » soir où je suis partie pour Sèvres... » l'avez-vous reconnu, vous, monsieur?

» — Moi! oh! par exemple!.. pour- » quoi diable voulez-vous que je l'ai

» remarqué! Je ne fais attention qu'aux
» femmes... qui en valent la peine.
» Mais j'aperçois notre voiture... ve-
» nez. »

CHAPITRE TROISIEME.

LA DAME DE CARREAU.

Un élégant remise attendait devant la grille. Cerisette qui ne sait pas qu'à Paris tout le monde peut facilement

se donner un équipage pour la journée, pense être avec un grand seigneur, et se sent toute tremblante, au moment de monter en voiture. Mais déjà Gaston l'a presque enlevée, elle et son petit paquet, et placée au fond, lui-même est à ses côtés, et le remise part au grand trot des chevaux avant que la jeune fille soit revenue de l'émotion qu'elle éprouve d'être en équipage.

M. Gaston Brumière a trop d'habitude du monde et des femmes pour ne point deviner ce qui se passe dans l'esprit de celle qu'il vient pour ainsi dire d'enlever du parc de Saint-Cloud. Son

premier soin est de tâcher de la mettre à son aise.

« — Vous croyez peut-être que cette » voiture est à moi?

» — Oui monsieur.

» — Pas du tout, je l'ai louée pour » la journée, cela se fait comme cela » quand on va à la campagne. Un jour » peut-être j'aurai un équipage à moi, » mais ce jour n'est pas encore venu... » au reste, qu'on ait voiture ou qu'on » ne l'ait pas, c'est un avantage, mais » cela ne donne pas un grain de mé- » rite de plus... êtes-vous de mon avis...

» — Je crois que oui, monsieur.

» — Ah! que vous avez de jolis » yeux!.. et vous avoir abandonnée » dans une auberge, c'est affreux... » Quel emploi jouait-il ce monsieur là?

» — Les amoureux.

» — Il aurait dû jouer les traîtres, » les tyrans!.. A propos, avez-vous » dîné?

» — Monsieur... je... j'ai... pris du » bouillon ce matin...

» — Ce matin!.. mais il y a beau-

» coup de temps de passé depuis ce ma-
» tin, cela veut dire que vous n'avez
» pas dîné, ni moi non plus! comme
» cela se trouve bien, nous allons dî-
» ner ensemble... on m'attendait chez
» mon oncle, mais j'irai m'excuser ce
» soir... je prétexterai un accident à
» Saint-Cloud... Oh! je trouverai quel-
» que chose... je ne suis jamais embar-
» rassé... mais il faut que j'y aille ce
» soir pour être présenté à ce monsieur
» qui va dit-on être nommé à l'ambas-
» sade de Constantinople... cela me
» souriait assez d'aller en Turquie... je
» me disais déjà : je pénètrerai dans
» un sérail, j'y ferai les cent coups, je
» mettrai toutes les odalisques en révo-

» lution.. quitte à me faire empaler,
» mais maintenant j'ai changé d'idée,
» je ne veux plus aller en Turquie... je
» trouverai bien le moyen de déplaire
» à ce monsieur auquel mon oncle me
» présentera... je feindrai un tic épou-
» vantable en lui parlant... Ah! nous
» voici à Paris... le trajet m'a paru bien
» court... Cocher... cocher... vous nous
» conduirez au Palais-Royal... devant
» Véry... Pauvre petite!.. elle n'a rien
» pris depuis ce matin, et il est six heu-
» res passées maintenant... comme elle
» est pâle... Vous avez besoin n'est-
» ce pas...

» — Je n'y pense pas, monsieur.

» — Quelle voix douce!... Ah! que » j'ai bien fait d'aller me promener » dans le parc de Saint-Cloud. En dî- » nant, vous me conterez toute votre » histoire, toutes vos aventures... » voulez-vous?

» — Oui, monsieur... oh! ce ne » sera pas bien long.

» — Moi, si je vous contais les » miennes ce serait très long; mais ce » serait presque toujours la même cho- » se, et surtout le même dénouement. » Nous voici arrivés; laissez votre petit » bagage dans la voiture, elle va res- » ter à nous attendre. »

On entre chez le traiteur; l'élégant jeune homme s'est fait ouvrir un cabinet bien clos, bien confortable; il commande vivement son dîner, puis revient près de Cerisette, qui regarde autour d'elle avec admiration; elle n'a encore rien vu dans ses voyages qui puisse se comparer à un des premiers restaurants de Paris.

Gaston va rejoindre la jeune fille; il la fait asseoir sur un divan bien moelleux, qu'elle regardait sans oser l'essayer; il se place près d'elle, lui prend les mains qu'il presse, qu'il admire en murmurant :

« — Jolies mains, ravissant petit
» pied !... elle a tout pour séduire...
» Mais rassurez-vous, chère enfant, je
» serai sage... je vous l'ai promis !...
» ce serait si mal à moi d'abuser de
» votre situation... et puis ça me chan-
» gera, ce sera plus original. Pendant
» que l'on prépare notre dîner, voulez-
» vous me conter votre histoire, si
» toutefois cela ne vous contrarie pas.
» Songez bien que vous n'y êtes nulle-
» ment obligée, et si vous avez quel-
» que petit mystère...

» — Je n'en ai aucun, monsieur,
» je serai, au contraire, bien aise que

» vous sachiez quelle est la personne à » qui vous daignez prendre tant d'in- » térêt. »

Cerisette fait à sa nouvelle connaissance un récit exact de ses aventures; elle ne lui cache ni la manière dont elle arriva à Nemours, ni la conduite des Chatouillé à son égard, ni l'hospitalité qu'elle avait donnée au soldat Sabretache et la faute qui en fut la suite dans le grenier au fourrage.

« — Pauvre petite! » dit Gaston, « faites donc du bien... soyez donc hos- » pitalière... pour que... ensuite... les » gens qui croient au hasard, à la des-

» tinée, vous diront que cela devait
» arriver ainsi. Mais voilà notre dîner
» servi, mettons-nous à table ; manger
» n'empêche pas de causer... au con-
» traire, du moins je suis de ceux qui
» ne peuvent pas dîner seuls... en gé-
» néral, je trouve que tous les plaisirs
» se doublent en se partageant. »

Cerisette prend place à table; pour la première fois elle fait un dîner fin, choisi, exquis; de temps à autre, elle ne peut s'empêcher de dire :

« — Mon Dieu ! que c'est bon tout
» cela... comme on fait bien la cuisine
» à Paris.

» — Vous trouvez cela bon, tant
» mieux.

» — Oh oui ! par exemple, je ne re-
» connais pas du tout ce que c'est...
» probablement des choses qu'on ne
» mangeait jamais chez M. Cha-
» touillé.

» — C'est probable... le principal
» est que cela vous plaise... et ce vin...
» vous va-t-il ?

» — Je ne m'y connais pas, mon-
» sieur, mais je le trouve très bon.

» — C'est du volnais... nous allons

» passer au champagne... Ainsi, chère » amie, vous ne connaissez pas votre » famille?

» — Hélas! non, monsieur.

» — Je conçois que cela vous fasse » soupirer; cependant vous ne serez » pas la seule à Paris dans cette posi- » tion.

» — Pensez-vous que je retrouverai » mes parents, monsieur?

» — Si vous voulez que je sois franc, » je vous dirai que j'en doute... Il fau-

» drait pour cela un concours de cir-
» constances si étranges... et puis qui
» vous dit que vos parents sont encore
» à Paris; peut-être maintenant ha-
» bitent-ils la Russie, l'Allemagne,
» l'Angleterre!... cependant, rien n'est
» impossible, et avec votre petit mé-
» daillon... Ah! voyons donc ce mé-
» daillon précieux. »

Cerisette entrouvre le haut de sa robe, elle écarte son fichu et montre le médaillon qu'elle porte sur son sein; Gaston est très ému, mais il n'est pas probable que ce soit précisément la vue du bijou qui produise cet effet-là. Il entoure de son bras la taille de la jolie

brune, l'étreint doucement et murmure.

« — Oh! oui... oui... vous serez heu-
» reuse... je le veux, moi!

» — Vraiment, monsieur, vous
» croyez que cela me fera retrouver
» ma famille?

» — Je ne sais pas ce que cela vous
» fera retrouver... mais vous êtes si
» gentille, Cerisette! je veux vous te-
» nir lieu d'oncles, de tantes, de cou-
» sins! »

Et, dans son ardeur à prouver à

Cerisette le désir qu'il a de lui tenir lieu de famille, le jeune homme se met à l'embrasser à plusieurs reprises; la pauvre fille, toute étourdie par ces baisers qui tombent sur elle comme la grêle, parvient cependant à se dégager, et va s'asseoir tout au bout du divan en murmurant :

« — Ah! monsieur... c'est bien vi-
» lain, ce que vous faites-là, et ce n'est
» pas ce que vous m'aviez promis!

» — Vous avez raison, » s'écrie Gaston en se levant à son tour et en marchant à grands pas dans la chambre. « Oh! oui, ce que je fais là est

» affreux, indigne .. je promets d'être
» sage, et... C'est un peu votre faute
» aussi, en me montrant votre médail-
»lon, vous me faites voir des choses...qui
» auraient tourné la tête à *Salomon*,
» ce roi si sage... qui avait trois cents
» femmes et le double de concubines...
» Oh! le bon temps que celui-là! et
» comme il était doux d'être sage à la
» manière de Salomon... Allons, n'ayez
» plus peur, charmante fille... revenez
» à votre place... ne me montrez plus
» votre médaillon, et achevons de dî-
» ner... Je ne veux vous obtenir qu'à
» force de soins et d'amour... je ne
» veux vous devoir qu'à vous-même...
» quand vous me connaîtrez mieux. »

Les jeunes gens se sont remis à leur place ; Cerisette a repris confiance en Gaston, dont les paroles ont un accent de vérité qui la rassurent ; il est facile de voir que ce jeune homme est sincère quand il lui parle ; mais lorsqu'il attache ses yeux sur elle, sa sagesse semble avoir de rudes combats à soutenir.

« — Causons, » reprend Gaston en se versant du champagne et en emplissant le verre de Cerisette. « Causons raisonnablement... comme de » vieux amis. Voyons, entre nous, ce » monsieur Angely qui vous a séduite... ou plutôt qui vous a surprise » dans ce grenier... l'aimez-vous beau-

» coup... êtes-vous profondément affli-
» gée de son abandon ? »

La jeune fille lève ses beaux yeux noirs et doux sur celui qui l'interroge et lui répond, comme si elle lui faisait une confidence :

« — Mon Dieu !... tenez... si j'in-
» terroge bien mon cœur... non, je
» ne suis pas désolée de l'inconstance
» d'Angely... et pourtant... lorsque je
» me suis décidée à le suivre, à quitter
» pour l'accompagner le séjour où j'a-
» vais passé mon enfance, eh bien ! il
» me semblait que je l'aimais beau-
» coup... que je devais l'adorer tou-

» jours... Vous qui connaissez si bien
» le monde, monsieur, dites-moi, est-
» ce que cela arrive souvent?... est-ce
» qu'on se trompe ainsi sur ses senti-
» ments?... est-ce qu'il y a des amours
» qui durent si peu?... ou bien est-ce
» que je me trompais en croyant aimer
» celui que j'ai suivie...

» — Ma chère amie, ce qui vous ar-
» rive est excessivement commun...
» surtout chez les jeunes filles : on leur
» fait la cour, on leur adresse de ten-
» dres serments, cela les charme, elles
» se figurent tout de suite qu'elles ado-
» rent celui qui leur a dit tout cela...
» et puis... bien le bon soir !... la té-

» mérité des hommes fait le reste... et
» plus tard les pauvres filles sont toutes
» surprises de ne point éprouver le
» plus petit grain d'amour pour celui
» qui les a fait succomber... Hein !...
» je me flatte que dans ce moment je
» parle comme Caton !... Il est bon le
» champagne... vous ne l'aimez pas.

» — Si, monsieur, mais... il me
» semble que cela m'étourdit...

» — Il n'y a pas de danger. Voyez-
» vous, ma chère petite, *La Rochefou-*
» *cault* dont je vénère les maximes,
» quoiqu'elles ne soient pas consolan-
» tes, eh bien ! ce grand penseur a dit :

« Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais » il y en a mille différentes copies... » Comprenez-vous cela ?

» — Je crois que oui, monsieur ; » alors ce n'est qu'une copie que je » ressentais pour Angély.

» — Précisément... une très mau- » vaise copie, même ! Malheureuse- » ment on peut connaître beaucoup » de copies avant d'arriver à un origi- » nal... quelquefois même on ne con- » naît jamais cet original et on use sa » vie et son cœur avec des copies !

» — Mais enfin, monsieur, quand

» on aime véritablement, comment » s'en aperçoit-on ?...

» — Comment on s'en aperçoit ?... » elle me fait des questions fort drô- » les... Ah ! chère petite, on s'en aper- » çoit à... Tiens, mais au fait, c'est » vrai, à quoi s'en aperçoit-on ?... c'est » difficile à expliquer ceci.

» — Vous n'avez jamais aimé quel- » qu'un bien sincèrement alors...

» — Moi !... Oh ! si fait !... j'ai » beaucoup aimé... mais comme vous » dites, je crois que ce n'était jamais » bien profond, bien exclusif... par

» exemple, en regardant une femme,
» je n'ai jamais ressenti autant de plai-
» sir que j'en éprouve maintenant en
» attachant mes regards sur les vôtres.
» Eh bien ! vous détournez les yeux.»

» — Vous me rendez toute confuse,
» monsieur.

» — Ah ! regardez-moi, je vous en
» prie, ne tremblez pas ! ne craignez
» rien... Que cherchez-vous donc à
» votre ceinture...

» — Ce n'est rien, monsieur, c'est
» que je tâtais si je n'avais pas per-
» du...

» — Votre médaillon ? vous venez » de me le montrer.

» — Non, ce n'est pas le médaillon... » mais cette carte...

» — Ah ! oui, que l'on a trouvée » sur votre nourrice... et sur laquelle » on a écrit quelque chose...

» — Oui, monsieur... je dois aussi la » garder avec soin, craignant qu'elle » ne sorte de la poche de ma robe, je » l'avais mise aujourd'hui en dedans » de ma ceinture...

» — Eh bien ! est-ce que vous l'avez » perdue ?

» — Non... Je la sens maintenant...
» j'ai eu peur un moment...

» — Voulez-vous me la montrer
» cette carte... si par hazard j'allais
» reconnaître l'écriture qui est des-
» sus... cela pourrait nous mettre sur
» les traces de vos parents.

» — Oh! vous avez raison, mon-
» sieur, attendez, attendez... »

Et Cerisette, sans penser aux dangers auxquels elle s'expose, dénoue de nouveau sa robe et cherche la carte dans sa ceinture; mais cette précieuse carte était cachée beaucoup plus avant

que le médaillon, et pour l'avoir il faut, sans le vouloir, découvrir encore une foule de choses qu'il est bien imprudent de montrer ; la jeune fille s'impatiente, se dépite, parce qu'elle n'arrive pas assez vite à ce qu'elle veut avoir. Tout à coup une main se glisse sur son sein pour l'aider... puis cette main s'égare au lieu de chercher la carte. Cerisette crie, se débat, mais Gaston avait perdu la raison, et toutes ses résolutions de rester sage venaient de s'évanouir en sentant palpiter le cœur de la jolie fille sous sa main... et ce n'est plus la dame de carreau qu'il cherche à rencontrer.

Cette fois le jeune homme oublie tout-à-fait ses promesses, et ce n'est qu'après avoir été coupable qu'il se repent de sa faute, ou du moins qu'il a l'air de s'en repentir, car Cerisette était si jolie que le péché était très doux. La jeune fille verse d'abondantes larmes, en cachant sa figure dans ses mains, et Gaston va se mettre à ses pieds où il implore son pardon.

« — Hélas! » murmure Cerisette. « A quoi donc suis-je destinée !.. Sans » doute le ciel me punit encore... Je » n'aurais pas dû consentir à vous sui- » vre... ni croire à vos promesses... » mais je ne savais pas qu'on me trom-

» perait toujours... Je crois ce qu'on
» me dit... C'est donc un grand tort
» cela. C'est cette dame de carreau qui
» est cause de tout cela... J'avais bien
» besoin d'en parler !..

» — Accusez-moi, je me fais honte, »
répond Gaston en baisant la main de
la jeune fille. « Oui, j'ai manqué à mes
» serments... Pourtant cette faute fut
» involontaire... Je voulais respecter
» votre abandon... mais vous êtes si
» jolie ! si séduisante... Vos charmes
» m'ont tourné la tête et les sens. Par-
» donnez-moi, et croyez au moins que
» moi, je ne vous délaisserai pas, que
» je mettrai tous mes soins à vous ren-

» dre heureuse, à embellir votre exis-
» tence, et que je tâcherai enfin, à force
» d'amour, de mériter le vôtre. »

On a dit bien souvent que l'on croit facilement ce que l'on désire; je ne suis pas absolument de cet avis, car ce que l'on désire est ordinairement ce qui n'arrive pas; mais Cerisette pensait sans doute autrement; et puis qu'avait-elle de mieux à faire que de croire ce jeune homme qui paraissait si bien éprouver tout ce qu'il lui disait.

« — Dès demain, » dit Gaston en s'asseyant contre Cerisette, et passant un bras autour de sa taille. « Oui, chère

» petite, dès demain je te loue un joli
» appartement, je le fais meubler élé-
» gamment;.. oh! rien ne te manque-
» ra; tu auras une femme-de-chambre
» pour te servir.

» — Ce n'est pas la peine... je suis
» habituée à me servir moi-même.

» — Moi je veux que tu aies une do-
» mestique...

» — Une petite chambre, un lit,
» une table, deux chaises, c'est tout ce
» qu'il me faut; ensuite je sais un peu
» coudre, un peu broder... pas très
» bien... mais enfin en travaillant on

» apprend, et je chercherai de l'ou-
» vrage... »

Gaston se met à rire, et embrasse de nouveau Cerisette, en s'écriant :

« — Que parles-tu d'une petite chambre... et de travail... Oh ! non, non
» tu n'auras pas besoin de t'occuper...
» le soin de ton avenir me regarde...
» Je suis riche, chère amie... je veux
» que ton existence soit désormais filée
» par les amours, les plaisirs. Je veux
» que tous tes désirs soient satisfaits...
» que tes toilettes soient ravissantes.
» Tu n'en a pas besoin pour être jolie,
» mais cela me rendra si heureux de

» te voir effacer nos belles dames de
» Paris, oui, les effacer, car tu seras
» cent fois plus belle... Mais voyons, en
» attendant demain, il faut songer au
» présent; je ne puis pas te louer un
» appartement en ce moment, il est
» bientôt dix heures... et il faut absolu-
» ment que je paraisse à la soirée de
» mon oncle... Je te ferais bien venir
» chez moi... mais non... il pourrait y
» avoir du monde...

» — Vous avez du monde chez vous...
» si tard ?

» — Oh ! des visites... A Paris on
» reçoit des visites fort tard. Tout bien

» considéré, voici comment il faut nous
» arranger : tu vas monter dans un
» fiacre, tu te feras conduire dans un
» hôtel garni où tu passeras la nuit...
» cela n'a rien d'inconvenant... Tiens
» voici de l'argent, mets cela dans ta
» poche, cela te suffira pour jusqu'à
» demain, et demain tu viendras chez
» moi sur les midi, je t'attendrai; nous
» irons ensemble te chercher un loge-
» ment... Tiens voilà ma carte sur la-
» quelle est mon nom et mon adresse,
» mets-là dans ta poche avec ton ar-
» gent. Comme tu ne connais pas Pa-
» ris, demain, en sortant de ton hôtel,
» tu prendras une voiture et tu te feras
» conduire à mon adresse. C'est bien

» dit, bien entendu, bien convenu?..

» — Oui, monsieur, je ferai tout ce » que vous m'avez dit.

» — Monsieur!.. elle m'appelle encore » monsieur... Mais au fait notre con- » naissance a été si brusque... ma con- » duite si indigne... Vous me pardon- » nerez quand vous verrez combien je » vous aime, et alors vous m'appellerez » Gaston, n'est-ce pas?

» — Oui, monsieur Gaston. »

Le jeune homme sonne le garçon, paye, demande un fiacre pour Ceri-

sette, puis, s'aperçevant qu'il est dix heures et demie passées, l'entraîne vivement, l'embrasse encore une fois en lui disant : à demain, et se jette dans son remise qui l'attendait, tandis que la jeune fille, aidée par un commissionnaire, monte dans un fiacre en disant au cocher : « Dans un hôtel... une auberge, celle que vous voudrez, cela » m'est égal. »

CHAPITRE QUATRIEME.

UN COCHER IVRE.

Le fiacre a pris sa course. Cerisette, encore toute étourdie par les nouvelles aventures qui viennent de lui arriver, peut-être un peu aussi par le champa-

gne qu'on lui a fait boire, se trouve pendant quelques instants dans cet état qui n'est ni la raison, ni l'ivresse, où l'on ne pense pas, parce qu'on aurait trop de choses à débrouiller dans sa mémoire, mais où l'on n'est pas bien sûr d'être parfaitement éveillé.

Tout-à-coup un souvenir se fait jour dans son esprit, elle regarde autour d'elle et s'écrie :

« — Ah ! mon Dieu ! et mon paquet, » et mes effets... »

Elle se rappelle bientôt qu'elle l'a laissé dans la voiture qui attendait

Gaston à la porte du traiteur ; elle se rassure en pensant que son nouvel ami l'aura trouvé et le lui rendra le lendemain ; le paquet ne contenait qu'une robe, un jupon, quatre chemises, trois mouchoirs et des bas, mais c'était toute la garde-robe de Cerisette, et dans toute autre circonstance elle eût été désespérée de cette perte ; en ce moment où elle a encore dans la mémoire les beaux meubles, les belles toilettes que Gaston lui a promis, elle ne saurait être inquiète d'une perte si légère, et dans le cas même où son paquet n'aurait point été retrouvé dans la voiture, elle sent dans sa poche assez d'argent pour remplacer ce qu'elle a perdu.

Gaston y a glissé quarante francs en lui disant que cela lui suffirait jusqu'au lendemain, et la jeune fille se dit : « Est ce qu'on dépense quarante francs » par jour à Paris... Oh ! ce n'est pas » possible, il faudrait être trop riche » pour y demeurer. »

Tout à coup la voiture s'arrête; Cerisette croit être arrivée devant une auberge; mais son cocher au lieu d'ouvrir la portière, reste sur son siége et se contente d'avancer sa tête contre une des glaces baissées par devant, en murmurant d'une voix avinée et d'une bouche empâtée :

» — Ah ! ça... voyons... *ousque* » nous allons... car enfin... je trotte... » je trotte... mais faut savoir où l'on » va... sans ça... je pourrais vous pro- » mener toute la nuit !...

Cerisette s'aperçoit facilement que le cocher est ivre, elle éprouve un sentiment de frayeur, et s'empresse de répondre :

« — Mais je vous ai dit de me con- » duire dans une auberge...

» — Une auberge... qu'est-ce que » vous entendez par là... Est-ce qu'il » y a des auberges à Paris !...

» — Un hôtel garni, si vous aimez » mieux.

» — Ah ! à la bonne heure... un hô- » tel garni... c'est différent, il n'en » manque pas... mais vous disiez un » auberge... je ne pouvais pas com- » prendre... fallait tout de suite me » dire : un hôtel... je sais ce que c'est.

» — Je vous l'avais dit, monsieur.

» — Vous croyez ?... Oh ! que non... » je ne suis pas gris... ou du moins je » ne suis pas assez gris pour ne pas en- » tendre ce qu'on me dit... Nous disons

» donc que vous voulez que je vous
» conduise à un hôtel... très bien...
» mais lequel?... voilà... lequel... c'est
» qu'il en pleut, des hôtels, dans Pa-
» ris !... Est-ce celui des Princes... des
» Ambassadeurs... des Haricots... Ah !
» celui-là, non, çà ne vous regarde
» pas... vous... car je crois que c'est
» une femme que je mène... Après
» tout, je n'en suis pas bien sûr...
» êtes-vous une femme ou un homme ?

» — Mais vous voyez bien que je
» suis une femme, monsieur; condui-
» sez-moi à l'hôtel que vous voudrez,
» cela m'est égal...

» — Tiens ! et à moi donc... je n'y » tiens pas... choisissez vous-même.

» — Un hôtel modeste... pas trop » cher...

» — Ah ! je comprends... dans le » bourgeois... nous allons trouver cela » dans le quartier du marais... juste- » ment c'est mon chemin pour rentrer » mes bêtes... Ça vous est égal d'aller » dans le marais ?

» — Sans doute... puisque je vous » dis où vous voudrez.

» — Vous dites !... vous dites... je

» ne sais pas trop ce que vous dites...
» Allons ! hue, les autres, et au ga-
» lop ! »

La voiture repart. Cerisette n'est pas tranquille ; l'état de son conducteur l'effraie, et, pour augmenter sa frayeur, le cocher fouette ses chevaux à tour de bras ; les pauvres bêtes vont un train de poste, et à chaque instant le fiacre manque d'accrocher des omnibus ou de grosses voitures de rouliers.

« — Cet homme va faire quelque
» malheur ! » se dit Cerisette, » il va
» me verser... et, d'ailleurs, en allant
» de ce train-là, comment peut-il voir

» les enseignes, reconnaître les hô-
» tels... S'il n'était pas si tard, j'ai-
» merais mieux aller à pied. »

Mais bientôt le fiacre s'arrête de nouveau; Cerisette respire, elle se croit au bout de ses peines; mais son cocher se retourne sur son siége et remet sa figure contre une portière, en criant:

« — Ha ça, mais... ça m'embête à
» la fin de ça... Je n'en vois pas du-
» tout d'hôtel... je n'aperçois que des
» épiciers... et qui ferment encore...
» voulez-vous que j'entre chez le mar-
» chand de vin là bas au coin pour lui

» demander un hôtel, en me rafraî-
» chissant. »

» Oh ! non, monsieur, je vous en
» prie, n'allez pas chez le marchand de
» vin, conduisez-moi moins vite... vous
» verrez mieux les enseignes des mai-
» sons, car les hôtels doivent avoir
» aussi des enseignes à Paris. »

« — Vous trouvez que je vous mène
» trop vite... vous vous plaignez que
» la mariée est trop belle ; savez-vous
» que mes bêtes ont envie de rentrer...
» elles ont bien gagné leur journée...
» et moi aussi. Ah ! sacré mille noms
» d'un nom !... si vous croyez que je

» vais vous rouler toute la nuit... le » plus souvent... Allons hue... au ga- » lop ! »

Le cocher avait le vin taquin; au lieu d'aller moins vite, comme on l'en priait, il fouette ses chevaux avec une nouvelle ardeur; la voiture repart comme le vent; Cerisette tremble comme la feuille; bientôt une secousse effroyable la rejette d'un côté opposé à celui où elle est assise, des cris, des jurements se font entendre, c'est son cocher qui vient d'accrocher une de ces voitures qui se devinent de loin, et se dispute avec ces messieurs qui ne travaillent que la nuit.

Cerisette s'est crue tuée ; elle s'aperçoit enfin que la voiture est seulement accrochée dans une autre dont elle ne peut se détacher ; les jurements augmentent, la dispute s'échauffe, les conducteurs de poudrette traitent d'imbécille et de soulard le cocher qui avait largement de la place pour passer et qui est venu se jeter dans leur lourde voiture ; le cocher n'a pas le vin aimable, il menace ses adversaires, il leur donne un nom que ceux-ci savent trop bien mériter, et que par cette raison ils ne veulent pas recevoir ; on se menace, les coups de fouet commencent à s'échanger ; Cerisette éperdue, tremblante d'effroi en voyant des hommes

attaquer le cocher, croit qu'ils vont venir aussi la prendre dans la voiture pour la traiter comme celui qui la conduit ; elle n'a plus qu'un désir, c'est de fuir, c'est de se sauver ; elle baisse une des glaces et après bien des efforts parvient à ouvrir la portière du côté où le fiacre n'est pas accroché. Une fois la portière ouverte elle saute sur le pavé, puis se faufilant derrière les voitures, se met à courir pendant longtemps sans regarder derrière elle et jusqu'à ce que les voix de ces hommes qui se menacent n'arrivent plus jusqu'à elle.

Cerisette est cependant obligée de

s'arrêter, car la respiration lui manque; elle regarde derrière elle, puis elle écoute : le plus grand silence règne autour d'elle. Elle a couru assez longtemps pour ne plus craindre qu'on puisse la rejoindre; les passants sont devenus rares; elle pense qu'il doit être tard et craint de ne plus trouver un hôtel ouvert; cependant grâce au gaz qui éclaire la rue dans laquelle elle est arrêtée, elle n'éprouve pas trop d'effroi de se voir seule la nuit, au milieu d'une ville qu'elle ne connaît pas; et se remet en marche en se disant : « je trou- » verai encore des boutiques ouvertes, » je demanderai. »

La jeune fille a marché quelque temps; elle est dans une rue large, mais toutes les boutiques sont fermées; elle commence à craindre de ne plus trouver un gîte pour la nuit; lorsque en passant devant une allée dont la porte est toute grande ouverte, elle aperçoit une faible lumière qui part du fond de la maison, elle s'arrête pour regarder; au même instant une femme qu'elle n'avait point aperçue et qui se tenait dans la rue, à quelques pas de l'allée, s'approche d'elle en lui disant, d'un ton hardi et délibéré :

« — Eh bien! ma petite, est-ce que » tu as perdu ton bon ami ce soir ? En

» tous cas je te promets qu'il n'est pas
» chez nous... Je ne sais pas de quoi se
» nourrissent les hommes à c't' heure !
» à coup sûr ce n'est pas de truffes,
» car le commerce ne biche pas ! »

Cerisette regarde cette femme qui lui parle si familièrement ; elle s'étonne de lui voir une toilette élégante, et une robe tellement décolletée que sa poitrine et ses épaules sont presque à découvert ; elle pense qu'à Paris c'est la mode de s'habiller ainsi et continue d'examiner cette femme qui est jeune et assez jolie, mais dont le regard effronté et le sourire impudique ne provoquent pas sa confiance.

Cependant celle qui a déjà parlé à Cerisette, reprend bientôt :

« — Est-ce qu'on t'a donné mon si-
» gnalement à faire, que tu me toises
» ainsi du haut en bas, veux-tu que je
» me retourne... tu me verras de tous
» côtés.

» — Pardon, madame, excusez-
» moi, » répond Cerisette qui, revenant bien vite au sentiment de sa position, espère profiter de cette rencontre et reprend : « Mon Dieu, madame, je suis
» bien embarrassée, mais si vous pou-
» vez me dire où je trouverai un gîte
» bien honnête... un hôtel pour cette
» nuit... en payant, bien entendu,

» vous me rendrez un grand service...
» et je vous en aurai beaucoup d'obli-
» gation. »

La fille a écouté Cerisette, elle l'examine avec plus d'attention et lui dit :

« — Vous ne savez pas où aller cou-
» cher... Vos maîtres vous ont donc
» renvoyée ce soir?

» — Mes maîtres... je n'ai pas de
» maîtres, madame, je suis libre de
» faire ce que je veux.

» — D'où donc arrivez-vous alors?

» — Je viens de Sèvres où j'ai passé

» plusieurs jours... mais avant j'ai » beaucoup voyagé.

» — Tiens... tiens... et vous n'êtes » à Paris que d'aujourd'hui?

» — Oui... j'y ai dîné... avec une » personne que je dois rejoindre de- » main; mais en attendant je cher- » chais un hôtel... J'étais en voiture; » le cocher a accroché une grosse cha- » rette; les hommes se sont disputés, » je me suis sauvée... Et pouvez-vous » m'enseigner une auberge, car il est » déjà bien tard.

» — En v'la une drôle d'histoire !»

La fille réfléchit quelques instants, puis reprend :

« — Dam', si vous ne savez où aller » passer la nuit, vous pouvez entrer » ici, on vous y couchera.

» — Oh ! je ne demande pas mieux, » madame ; cette maison est donc un » hôtel garni où l'on peut coucher ?

» — Je crois bien, l'on y couche sou- » vent même, on ne fait que ça !

» — Alors comme c'est heureux que » je vous aye rencontrée, madame, et

» que je me sois arrêtée devant cette
» maison... mais pourtant je n'ai point
» aperçu d'enseigne sur la porte.

» — A Paris on n'en met pas à nos
» maisons. A bon vin point d'enseigne,
» comme on dit. Allons, venez, je vas
» vous présenter à la maîtresse de...
» de l'hôtel.

» — Je vous suis, madame. »

CHAPITRE CINQUIEME.

UNE MAISON INFAME.

La fille est entrée dans l'allée sale et étroite. Au fond on trouve un escalier, éclairé par une lampe qui ne jette qu'une faible lueur ; les marches de

l'escalier sont crottées, la rampe est humide. Cerisette éprouve un sentiment de dégoût en entrant dans cette maison ; elle trouve que pour un hôtel de Paris cela est bien mal entretenu ; mais il est trop tard pour qu'elle se montre difficile, elle pense que l'auberge la plus mal achalandée vaut encore mieux que de coucher à la belle étoile. Elle suit donc sa conductrice qui monte l'escalier, s'arrête au premier, ouvre une porte, traverse une chambre noire, ouvre une seconde porte et fait entrer Cerisette dans une grande pièce bien éclairée où il y a beaucoup de monde.

Cerisette demeure toute saisie du tableau qui s'offre à sa vue; la compagnie au milieu de laquelle elle se trouve n'est composée que de femmes; mais il y en a une, plus âgée que les autres, d'une énorme corpulence, qui est assise dans une vaste bergère où elle semble trôner. Les autres femmes, la plupart jeunes, ont de ces toilettes de bal achetées au temple, dans le genre de celle de la fille qui était de faction dans la rue; quelques-unes sont belles, mais toutes ont le teint flétri, les yeux cernés, le regard cynique, la tournure déhanchée; les unes sont assises à terre sur un méchant tapis, d'autres se tiennent appuyées sur un meuble ou se

vaient sur un vieux divan couvert de tapisseries. A l'entrée de Cerisette toutes poussent un cri d'étonnement et portent sur elle des yeux presque farouches, tandis que la grosse matronne murmure d'une voix gutturale et sans bouger de sa bergère :

« — Qu'est-ce que tu nous amènes-» là, Bérénice?

» — Je vous amène une nouvelle » débarquée... qui ne connaît pas du » tout Paris, où elle n'est que de ce » soir, elle cherchait un hôtel garni » bien honnête, pour y coucher... en » payant. Elle m'a priée de lui en in-

» diquer un... je l'ai fait monter ici...
» et voilà... A présent voyez ce que
» vous voulez faire. »

La réponse de Bérénice est accompagnée de gestes que Cerisette ne peut peut pas voir parce que celle qui parle est restée derrière elle ; mais cette pantomime a été parfaitement comprise par les personnes de la maison, et une grande blonde part d'un éclat de rire, en disant aux autres :

« — Ah ! un hôtel garni bien hon-
» nête... c'te bêtise ! »

Mais cette gaîté est presque aussitôt

réprimée par la matronne qui jette un regard courroucé sur la rieuse, en s'écriant d'une voix à faire trembler les vitres :

« — Silence là-bas, la râleuse !.. Que » j'entende encore quelqu'un rire... » Qu'est-ce qu'il y a de risible là-de- » dans... Ma maison n'est pas honnête » peut-être... Est ce que je ne paye » pas mes impositions et ma patente!.. » Hom! quelles huîtres!... Asseyez- » vous, mamzelle... Donnez-donc une » chaise à c'te petite, vous autres, au » lieu de vous étaler comme si vous » étiez sur la place aux veaux... Allons » qu'on se remue, grues ! »

Quelques-unes des femmes présentent une chaise à Cerisette ; les autres, sur un signe de leur matronne, prennent une tenue plus décente. La plupart se rapprochent pour examiner avec curiosité la jeune fille qui vient d'arriver.

Au milieu de toutes ces personnes de son sexe, Cerisette éprouve encore un malaise, une crainte dont elle ne peut pas bien se rendre compte, mais que la grosse femme fait tous ses efforts pour dissiper par ses politesses ; elle tâche même de se faire une voix douce en lui parlant.

« — Vous n'êtes donc pas de Paris,
» jeunesse?

» — Non madame... je suis... je
» suis d'un petit village... à côté de
» Nemours.

» — Oh! Nemours! le pays des pru-
» neaux! » dit une petite brune en se grattant le côté avec un air de satisfaction.

« — Est-elle sotte cette Paméla!..
» c'est Tours qui est la patrie des pru-
» neaux, et non pas Nemours!.. Ça
» veut parler géographie et ça n'est
» bonne qu'à gratter ses puces! Et vous

» n'étiez jamais venue à Paris, jeune
» enfant.

» — Non, madame, jamais.

» — Est-ce que vous y venez chez des
» parens, des connaissances, ou pour
» vous mettre en maison ?

» — Non, madame... je ne connais
» personne à Paris... je ne viens pas
» pour avoir une place.

» — Alors vous êtes donc rentière,
» ma petite, je vous en félicite, c'est
» un état que j'ambitionne... Quand
» j'aurai amassé de quoi planter des

» choux je me retirerai du commerce...
» je deviendrai rentière.

» — Mais, madame, je ne suis pas
» du tout rentière, moi...

» — Vous n'avez pas de rentes!..
» alors vous portez donc toute votre
» fortune sur vous? Vous avez tort, ma
» petite, à Paris c'est bien imprudent...
» on peut faire tant de mauvaises ren-
» contres... Eh ben! les v'la encore qui
» rient, ces chipies... Ah! qué loques!..
» mais faut les excuser... c'est jeune,
« ça ne pense qu'à jouer... Paméla !
» quand tu auras fini de te gratter, là-
» bas !...

» — Ah qué scic !

» — Chut... tâchons un peu d'être » polie !.. ou on ne soupera pas ! »

Cerisette jette de nouveau un regard sur toutes ces femmes qui l'entourent et dont quelques-unes s'exerçent maintenant à lui faire des mines gracieuses. Elle dit à la grosse femme :

« — Est-ce que madame est mai- » tresse de pension ?

» — Justement, ma chère, je tiens » une pension bourgeoise... une table » d'hôte... Tenez, vous arrivez bien,

» nous allons souper... Est-ce que Mi-
» nos n'est pas encore arrivé ?

» — Non, madame.

» — Ch ! faut pas qu'il prenne le
» genre de se faire attendre tous les
» soirs ! Je veux qu'on soit réglé comme
» un centimètre ! S'il n'est pas arrivé
» dans cinq minutes, nous soupons... Il
» est en train de jouer dans quelque ta-
» pis-franc, le vaurien, et il va encore
» revenir sec comme une amande.

» — Madame, » reprend Cerisette qui voudrait quitter la société qui l'entoure, « je vous remercie bien, mais

» je ne souperai pas ; je n'ai pas faim ;
» je suis très fatiguée, si vous vouliez
» me faire donner, tout de suite, une
» chambre...

» — Ah ! vous ne voulez pas man-
» ger, alors on va vous préparer une
» chambre... Ah ! mais, c'est cinq
» francs qu'il faut me compter d'abord,
» je ne loge pas à moins... et encore
» quelquefois c'est plus cher. »

Cerisette fouille à sa poche et en tire une pièce de cent sous qu'elle présente à la grosse femme. Celle-ci la prend en disant :

« — C'est bien. Ohé, la Jaunisse ! »

Une espèce de servante sale et décrépite paraît à l'entrée de la salle et se met à crier :

« — Le souper est prêt.

» — C'est bon, nous attendons Mi-
» nos; laisse rissoler tes plats et monte
» tout de suite au quatrième... la pe-
» tite chambre bleue... dont on ne se
» sert jamais... Il y a un lit, je crois?

» — Oui, mais il n'y a pas de draps.

» — Eh ben, mets-y des draps pour

» coucher mamzelle... Allons, en deux » temps et trois mouvements, dépê- » chons-nous.

» — On y va. »

La servante est partie, la grosse femme dit à Cerisette :

« — Ça ne va pas être long... mais » pourquoi ne voulez-vous pas souper » avec nous... il ne vous en coûterait » pas plus... c'est une invitation que » je vous fais.

» — Je vous suis bien obligée, ma- » dame, mais il me serait impossible de

» rien prendre... J'ai dîné tard... et
» très bien dîné au Palais-Royal.

» — Vous avez dîné au Palais-Royal
» chez un traiteur...

» — Oui, madame.

» — Toute seule ?

» — Oh ! non, madame, avec un
» jeune homme qui m'a ramenée de
» Saint-Cloud dans sa voiture, et que
» je dois aller retrouver demain sur les
» midi. »

Toutes les demoiselles de la maison

se mettent à rire et la matronne secoue la tête en disant :

« — Ah ! bon !.. bon !.. bon !.. vous » avez été bien longtemps pour nous » dire ça... C'est votre amoureux, » quoi, qui vous a enlevée et fait venir » à Paris où il doit vous entretenir... » n'est-ce pas ?»

Cerisette baisse les yeux et ne répond rien. La grosse femme reprend :

« — Oh ! mon Dieu ! il n'y a pas de » mal à ça !.. Je n'ai pas intention de » vous sermoner !.. Nous ne sommes

» pas susceptibles pour ces bagatelles-
» là, nous autres. Et où devez-vous
» trouver votre monsieur, demain; si
» vous ne connaissez pas Paris, faudra
» prendre garde de vous perdre.

» — La personne que j'irai rejoindre
» m'a laissé son adresse... Je prendrai
» une voiture et je me ferai conduire...
» sans cela je ne pourrais jamais trou-
» ver.

» — Oui, ce sera plus prudent; et
» comment vous appellez-vous?

» Cerisette, madame.

» — Cerisette tout court?

» — Oui, madame. »

Plusieurs filles se mettent à ricaner, en s'écriant :

« — En voilà un nom distingué...

» — C'est un nom de fruitière ça !

» — J'aimerais mieux m'appeler » pomme cuite, moi.

» — Il est certain que le nom de » pomme cuite te conviendrait assez, » reprend la matronne, en haussant les

épaules. « Vous êtes des bécasses ! Ce-
» risette est un nom comme Colette,
» Rosette...

» — Ou Poudrette.

» — Si tu ne te tais pas, toi, la râ-
» leuse, je te vas giffler.

» — Madame, nous avons faim...

» — Nous voulons souper.

» — Un instant ! Et ce chenapan de
» Minos qui ne rentre pas... Ah !.. on
» monte l'escalier en sifflant... c'est lui.
» D'ailleurs voilà Grignedent. »

Un petit chien tout noir, de la race des griffons, entre dans la chambre en remuant la queue et va frotter son museau contre chaque demoiselle de la maison, en faisant entendre un grognement sourd qui est sa manière d'exprimer sa bonne humeur, ensuite il saute sur les genoux de la maîtresse de la maison, et se met à lui lécher les mains, le menton, le nez, si bien que la grosse femme est obligée de le repousser avec sa main pour mettre un terme à des caresses qui menaçent de lui gagner les yeux.

« — Allons, assez, Grignedent...

» c'est bien... vous vous rendez à votre
» devoir !.. Vous avez plus d'amabilité
» que votre mauvais sujet de maître...
» Ah ! le voilà, c'est bien heureux. »

Un individu de quarante-cinq ans, environ, mais ayant encore la tournure d'un jeune homme, vient d'entrer dans la chambre. Ce monsieur a une jolie taille, il est bien fait de corps et a pu être assez bien de visage, mais l'abus d'une foule de choses a tellement détérioré ses traits, qu'il faut l'examiner longtemps pour s'apercevoir qu'il a été joli garçon. Ses yeux assez grands sont caves, cernés, renfoncés sous leur orbite, ses pommettes sont saillantes, ses

jones plissées, l'absence de dents les a creusées, enfin son nez, en trompette, est devenu, à l'extrémité, de la couleur d'une betterave, ce qui tranche désagréablement avec la pâleur morbide de son visage.

La mise de monsieur Minos annonce un ex-lion passé à un état que nous n'avons pas besoin de nommer. Il porte un pantalon de tricot gris et collant qui dessine parfaitement ses formes, mais qui est sale et taché. Ses bottes, qui ont la prétention d'avoir été vernies, ont depuis longtemps mérité la retraite. Il a un gilet de poil de chèvre jaune, boutonné jusqu'au menton pour cacher

les mystères de la chemise. On voit ensuite un col noir devenu plus luisant que les bottes; mais on n'aperçoit pas un petit bout de linge. Tout cela est relevé par un habit bleu bien coupé, bien fait, qui dessine les hanches, mais qui est extrêmement rapé, frippé, usé, et semble n'avoir jamais voulu recevoir un coup de brosse. Des cheveux blonds peignés avec prétention, une raie faite sur le côté, un chapeau crasseux mis en tapageur sur tout cela, une badine à la main; l'air crâne, querelleur, la tournure prétentieuse, marchant en se dandinant sur la pointe de ses pieds. Voilà monsieur Minos qui, en entrant, va se jeter sur le divan, étalant ses

jambes comme s'il voulait se mettre en montre, et s'écrie :

« — Je suis échiné, abîmé, je viens » de la rue Caumartin... J'ai recon- » duit Déjanire jusque chez elle... et » je l'avais prise à la porte Saint-Mar- » tin... En voilà de l'agrément !..

» — Et à propos de quoi vas-tu re- » conduire les autres femelles, » ré- pond la matronne avec humeur. « Qu'est-ce que t'as besoin de te faire » le cornac de Déjanire, est-ce que je » t'entretiens pour ça !..

» — Ma chère, il le fallait ! que

» diable ! On est chevalier français
» avant tout!.. On finissait à la Porte-
» Saint-Martin... Je passais, j'aper-
» çois Déjanire qui sortait du théâtre,
» mise chicarde... tournure flamban-
» te... sous les armes enfin!.. puis sur
» ses pas je vois un paltoquet, quelque
» rapé de surnuméraire, pas de gants!..
» Je me dis : Voilà une fichue conquête
» que Déjanire a faite-là... La malheu-
» reuse va se faire voler. Je veux m'as-
» surer de la chose, je la suis. En effet,
» ce monsieur offre son bras, mais pas
» de voiture... j'étais sûr du coup, je
» savais bien que Dejanire n'aurait pas
» refusé le fiacre. Mon particulier la
» serre de près, je devinerai qu'il l'embête,

» elle refuse son bras et double le pas;
» alors mon homme se met sur ses ta-
» lons et s'attaque à sa lune... Comme
» on voit tout de suite un homme qui
» ne sait pas vivre... Mais cuistre que
» vous êtes, payez donc un fiacre si
» vous voulez jouer à ce jeu là. Bref,
» je prends la corde sur mon galant, je
» vais à Déjanire et lui offre mon bras;
» elle me reconnaît, elle est enchantée
» de la rencontre, elle se pend après
» moi comme si j'étais un porte-man-
» teau. Ne voilà-t-il pas que ça embête
» l'autre qui était derrière; je l'entends
» rognonner. Je me mets à siffler; il
» marche à mon côté et se permet de
» me dire :

» — De quel droit prenez-vous le » bras de madame dont j'ai fait connaissance au spectacle !

» — C'est pas une fameuse connaissance qu'elle a faite, » dis-je, « laissez-nous en repos, mon cher, nous » n'avons que faire à vous... Mais le » ton légèrement railleur de ma réponse » exaspère ce monsieur. Il m'injurie, » me menace, me propose un duel !.. » Me dit qu'il sera demain au bois de » Boulogne avec deux témoins et des » épées ou des pistolets !.. Ah ! ah ! » ah !... Je ris... c'était si drôle !.. » Mon petit, dis-je au monsieur, mettez-vous deux, trois, quatre contre

» moi. Prenez des pistolets, des sabres,
» des épées !.. moi, je prendrai une
» queue de lapin, entendez-vous, et
» avec ma queue de lapin je vous ros-
» serai tous !.. Oh ! là-dessus !.. il est
» devenu furieux... et il s'est sauvé...
» Je savais bien que cela finirait par
» là...

« — Mais on dirait que tu as une
» balafre au front... comme un coup
» de canne ?..

» — C'est que probablement je me
» serai attrappé avec ma badine en la
» levant sur ce petit monsieur...

» — Et tu es revenu à pied?

» — Parfaitement.

» — Il me semble, qu'à son tour,
» Déjanire aurait bien pu te payer un
» cabriolet pour le service que tu ve-
» nais de lui rendre...

» — Elle n'avait plus d'*os!*...

» — Et toi, tu devais en avoir? est-
» ce que tu as mangé tes cent sous de
» ce matin?

» — Non, je les ai joués... au *jac-*
» *quet*, et j'ai été fumé.

» — Qu'est-ce que c'est que le jac-
» quet?... encore une nouvelle inven-
» tion pour vider ses goussets.

» — C'est un jeu fort gentil, ça se
» pratique sur un trictrac, avec des
» dés... Mais j'ai faim, par la mordieu,
» je ferai honneur au festin... Ah bi-
» gre! qu'est-ce que je vois... du nou-
» veau... une recrue... elle a de l'œil...
» du montant... Approche ici, petite,
» que je te passe à l'inspection. »

C'était à Cerisette que ce monsieur venait d'adresser ces paroles, et la jeune fille le regardait d'un air étonné, mais ne bougeait pas; la grosse maî-

tresse du logis, qui depuis un moment fait des signes que M. Minos n'a pas compris, s'empresse de lui crier :

« — Minos, taisez donc votre bec !..
» vous jacassez comme une pie... ma-
» demoiselle cherchait un hôtel garni
» pour y passer la nuit, elle a rencon-
» tré Bérénice dans la rue, et celle-ci
» l'a amenée chez moi, où je veux
» qu'elle soit traitée avec tous les
» égards dus au sexe... Y es-tu à pré-
» sent, sacripant?

» — Parfaitement, belle maman. Je
» mets toute ma galanterie aux pieds
» de mademoiselle...

» — C'est bon, elle n'en a pas be-
» soin, tâche d'en garder un peu pour
» moi, avec qui tu es bigrement *fai-*
» *gnant!*

» — Et peut-on savoir le nom de
» cette jolie adulte...

» Oh ! voilà qu'il va chercher des
» mots musqués. Mamzelle s'appelle
» Cerisette... es-tu content ?

» — J'aimerais mieux : Amourette !..

» — On t'en fichera des amourettes,
» tripoteur !

» — Eh ! mais, voyez donc Grigne-
» dent, il a du nez ce polisson-là... il
» va faire le beau près de mademoi-
» selle... il tourne autour d'elle.

» — Il lui fait sa queue en trom-
» pette ! » s'écrie la Râleuse en riant

» — On voit bien que j'ai dressé ce
» gaillard-là ! » reprend M. Minos en
se levant pour aller caresser le chien.
« il a toutes les allures d'un animal
» distingué !

» — Vous devriez vous mettre pro-
» fesseur de chiens, Minos !

» — Ah çà, mais, est-ce que made-
» selle est muette? » reprend Minos en s'approchant de Cerisette. « Je n'ai
» pas encore ouï son timbre... j'espère
» qu'au souper elle sera plus loquace...

» — Monsieur... je... je ne soupe
» pas! » répond Cerisette, toute troublée par les manières du faux lion, qui est venu mettre son nez rouge presque sous le menton de la jeune fille, et qui s'écrie alors :

« — Comment, vous ne soupez pas!
» par la mordieu! voilà qui serait co-
» quet!.. mais on soupe toujours, ma

» toute belle, dans quelque circons-
» tance que l'on se trouve... Tenez,
» moi, j'ai eu vingt duels... j'ai peut-
» être tué trente insolents dans ma
» vie...

» — Un et demi par duel ! » mur-
mure la Râleuse.

» — Silence aux petites places !...
» Eh bien ! je n'ai jamais si joyeuse-
» ment soupé que la veille d'une af-
» faire. . Demandez plutôt à madame
» Tancrède... votre estimable hôtesse...
» elle m'a vu à l'œuvre.

» — Oui ! oh ! pour manger, on sait

» que tu vas bien... tu engloutis une » volaille en quatre bouchées... tu » l'ingurgites comme du champagne... » Allons, Grignedent, laissez donc » mademoiselle tranquille... vous ne » savez pas si elle aime votre race.

» — J'aime toutes les bêtes, » répond Cerisette en caressant le chien.

« — Cela fait votre éloge, » reprend Minos en pirouettant dans la chambre, « mais, nom d'un petit bonhomme! » j'éprouve le besoin de tortiller quel- » que chose...

» — La chambre de mademoiselle

» est prête, » crie la servante en paraissant à l'entrée de la salle.

« — C'est bien, la Jaunisse, vous » allez la conduire.

Cerisette s'est bien vite levée, et elle se dispose à suivre la bonne; mais M. Minos la retient par la taille en disant :

« — Allons donc ! il faut souper !.. » cette petite ne peut pas aller se cou- » cher l'estomac vide... je la placerai » à côté de moi... je la soignerai... elle » fera trempette avec un biscuit.

» — Assez causé ! » s'écrie madame Tancrède.

Et d'un bras vigoureux la grosse matrone fait tourner Minos sur lui-même et l'envoie se cogner contre plusieurs de ses pensionnaires.

« — Mademoiselle a besoin de re-
» pos, ça se voit bien, ne la retenons
» pas davantage... Bonne nuit, mam-
» zelle... dormez aussi tard que vous
» voudrez... on vous portera ensuite
» votre déjeûner dans votre lit si vous
» voulez...

» — Je vous remercie bien, ma-
» dame. »

Cerisette fait un profond salut à la société, qui ne songe guère à le lui rendre, et elle suit l'horrible servante qui grimpe l'escalier un bougeoir à la main.

A peine Cerisette est-elle hors de la salle, que M. Minos, s'adressant à madame Tancrède, lui dit en se caressant le menton :

« — Il y a beaucoup d'argent à ga-
» gner sur cette petite, c'est frais, c'est

» jeune, c'est coquet, c'est neuf !.. si » tu la laisses aller, je t'ôte mon es- » time...

» — Cruchon ! qui croit qu'on a be- » soin de ses leçons... tiens, vois-tu » ça... »

Et la grosse femme montre au monsieur une carte, qui était tombée de la poche de Cerisette quand celle-ci y avait fouillé pour lui donner cinq francs, et que la jeune fille n'avait pas vu tomber.

« — Qu'est-ce que ça... une carte... » une adresse ?

» — Oui, l'adresse de son séducteur;
» de celui qui l'a amenée à Paris, et
» qu'elle compte aller retrouver de-
» main matin; mais, bernique!... l'a-
» dresse perdue... il lui sera impossible
» de retrouver son amant; et, de peur
» que quelqu'un ne bavarde, je ne
» veux pas même qu'on la lise. »

En disant cela, la matrone s'approche d'une lumière et y brûle la carte en s'écriant :

« — Comme çà, ni vu, ni connu!
» et le reste me regarde... Allons, qu'on
» me suive... au souper!... à table!... »

« — A table ! » répètent toutes les filles avec des voix discordantes.

Grignedent passe le premier. M. Minos offre ensuite son bras à madame Tancrède, qui est tellement grasse qu'elle semble traîner ses jambes au lieu de marcher. Les demoiselles viennent après.

CHAPITRE SIXIEME.

UNE VILAINE CHAMBRE. — UN VILAIN VOISIN.

La servante Jaunisse s'est arrêtée au quatrième étage ; elle a fait entrer Cerisette dans une petite chambre semblable à celles que l'on trouve dans les

mauvaises auberges, et qui ne sont occupées que les jours extraordinaires. Il y a là un lit entouré de rideaux d'une étoffe commune, puis les meubles indispensables et rien de plus. Mais la voyageuse n'en désire pas davantage; elle est accablée de fatigue et ne demande qu'à se mettre au lit.

La servante pose la lumière sur une cheminée, en disant d'un ton bourru :

« — Voilà votre chambre. J'ai mis » des draps et fait le lit... J'espère que » vous me donnerez quelque chose pour » ma peine...

» — Oui, mademoiselle, oui, vous » pouvez être sûre que demain avant » de partir je ne vous oublierai pas, » répond la jeune fille en s'apprêtant à se déshabiller.

« — Demain... avant de partir... » murmure la Jaunisse en secouant la tête... « Hom... reste à savoir, d'a- » bord, si demain... enfin... c'est pas » mon affaire...

» — Que voulez-vous dire ?..

» — Rien... rien... Faudra-t-il vous » monter à déjeûner du café au lait?

» — Oui, s'il vous plaît...

» — D'ailleurs, voilà une sonnette » qui répond sur le carré; vous sonne- » rez.

» — Je vous remercie, mademoi- » selle.

» — Bonsoir. »

La servante est partie. Cerisette, tout en se déshabillant, examine la chambre, qu'elle trouve triste, sale, et l'ameublement, qui lui semble mes- quin.

« — J'aurais cru que les auberges » étaient plus belles à Paris ! » se dit la jeune fille en jetant un regard presque craintif autour d'elle. « Les chambres sont mieux tenues que cela chez » M. Chatouillé... et pourtant cette » femme m'a demandé cinq francs pour » me loger... comme c'est cher à Paris !.. » Je ne sais pas pourquoi cette maison » me déplaît... toutes ces femmes que » j'ai vues en bas avaient un air si singulier en me regardant... sans doute, » elles me trouvaient ridicule... mal » mise... il est certain que je ne suis » pas habillée comme elles... Enfin, je » suis encore bien heureuse d'avoir

» trouvé cet hôtel, car j'aurais pu cou-
» cher dans la rue... et qui sait si je
» n'aurais pas fait de mauvaises ren-
» contres. Une nuit est bien vite pas-
» sée, et demain, dès qu'il sera midi,
» j'irai retrouver Gaston... il a vrai-
» ment l'air de m'aimer, ce jeune hom-
» me... Mon Dieu! quand je pense à
» tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui,
» je ne puis y croire! il me semble que
» c'est un rêve! »

Cerisette se couche et la fatigue ne tarde pas à fermer sa paupière... mais son sommeil est pénible, agité; des songes effrayants la tourmentent; plusieurs fois elle s'éveille en se deman-

dant où elle est, et lorsqu'elle a repris un peu de calme, elle se rendort, mais c'est toujours pour retomber dans les mêmes rêves.

Le sommeil est-il donc une seconde vue? ou avons-nous en dormant des pressentiments, comme lorsque nous jouissons de toutes nos facultés.

C'est avec joie que Cerisette voit revenir le jour. Elle n'entend aucun bruit dans la maison et n'ose pas appeller encore ; enfin des pas se font entendre dans l'escalier ; elle sonne. La Jaunisse arrive, avec cet air aigre et maussade qui lui est habituel et s'écrie :

« — Diable! déjà éveillée... vous » êtes matinale vous!... mais toutes » nos dames tapent encore de l'œil... » on ne se lève pas de si bonne heure » ici, vu qu'on travaille tard.

» — Madame, voulez-vous avoir la » bonté de me monter à déjeûner?

» — A déjeûner... Oh! je n'ai pas » encore été chercher mon lait, il n'est » pas huit heures...

» — On déjeûne donc bien tard à » Paris?

» — Ça dépend... attendez un peu...

» la foire n'est pas sur le pont. Ici on » ne déjeûne que quand madame a » donné ses ordres.

» — Quelle singulière auberge! » se dit Cerisette, lorsque la Jaunisse est sortie. « Il semblerait que les voya- » geurs n'ont pas le droit de faire ce » qu'ils veulent... tandis que là bas, » au *Cerf sans corne*, c'est nous qui » étions aux ordres des voyageurs. »

Cerisette patiente quelque temps; puis elle se lève, s'habille et ouvre une fenêtre qui donne sur la rue. Comme la croisée est sur les toits on ne voit pas en bas, mais en revanche on plonge

sur les fenêtres des maisons en face. Il n'y a pas longtemps que Cerisette regarde, lorsqu'un homme entre deux âges paraît à une croisée d'une maison qui fait face, dans le simple appareil d'un employé qui n'a pas encore fait sa toilette.

Ce monsieur examine d'abord le ciel, comme pour lui demander le temps qu'il fera et de quelle espèce d'étoffe il doit couvrir ses fuseaux, puis en ramenant ses regards vers la rue, il aperçoit Cerisette; aussitôt il lui fait des mines, des sourires, lui envoie des baisers, se met à danser le cancan, et dans le feu de la danse se

permet de relever, comme un manteau, le vêtement indispensable qui compose tout son costume.

Cerisette referme vivement sa fenêtre, en se demandant si c'est ainsi que les voisins se disent bonjour à Paris. Cette manière de se saluer lui paraît tellement osée qu'elle n'est pas encore revenue de sa surprise, lorsque la servante lui apporte à déjeûner, en lui disant :

« — Voilà ce que vous avez demandé... Madame vous prie de descendre lui parler quand vous aurez dé-

» jeûné... elle est encore couchée, mais » ça ne fait rien.

» — Cela suffit, certainement je ne » m'en irai pas sans aller saluer cette » dame. »

La Jaunisse s'éloigne en murmurant entre ses dents des phrases que Cerisette ne comprend pas bien, et auxquelles d'ailleurs elle ne juge pas nécessaire d'attacher de l'importance. Elle déjeûne à la hâte, elle voudrait qu'il fût déjà l'heure de partir pour se rendre près de son nouveau protecteur, mais il n'y a point de pendule dans la chambre, et elle ne possède pas

de montre... Pour tromper le temps, dès qu'elle a déjeûné elle fouille à sa poche dans laquelle est son argent, en se disant :

« — Voyons donc cette adresse qu'il » m'a donnée... car il a un autre nom » que Gaston... il me l'a dit, mais je » ne me le rappelle pas. »

Cerisette trouve ses pièces de cinq francs, mais en vain elle cherche au fond de sa poche, en vain après en avoir retiré tout son argent, elle la visite de nouveau : la carte que Gaston lui a donnée n'y est plus.

La jeune fille court à la place où elle s'est deshabillée, elle examine, elle cherche, elle furète partout, jusque dans le lit où elle a couché : la précieuse adresse n'y est pas.

« — O mon Dieu !... Où donc l'au-» rai-je perdue ! » se dit Cerisette qui prévoit déjà que cette perte peut être pour elle la source des plus grands malheurs. « Ah ! dans ce fiacre... j'ai » compté mon argent... serait-elle » tombée dans la voiture... mais il me » semble bien que je l'ai sentie encore » en replaçant l'argent dans ma po-» che... n'est-ce pas plutôt hier au soir

» lorsque j'y ai fouillé pour donner
» cent sous à la maîtresse de cet hôtel...
» Oh ! oui, ce doit être dans ce moment
» qu'elle sera tombée de ma poche...,
» mais alors elle doit être encore dans
» cette salle en bas où j'étais hier au
» soir... Ah ! courons vite la chercher. »

Cerisette ouvre la porte et descend rapidement l'escalier, elle rencontre en chemin quelques-unes des demoiselles qu'elle a vues la veille, et qui causent sur leurs portes dans le même costume que le voisin qui dansait le cancan ; mais la jeune fille est trop préoccupée pour faire attention à ce détail. Elle arrive au premier. La porte est

fermée, elle sonne, on ne lui ouvre pas ; mais deux des demoiselles qui sont à l'étage supérieur se penchent sur la rampe en criant :

« — Quel tapage elle fait celle-là...

» — Que voulez-vous donc, petite,
» pourquoi cognez-vous comme ça?

» — Pardon, mesdames, mais je...

» — Oh! oh! mesdames!... je
» te donne ma bénédiction à toi...
» enfin, c'est égal, va toujours,
» petite.

» — J'ai perdu quelque chose... » une carte, une adresse... ce doit être » dans cette salle où je suis entrée hier » au soir. Je voudrais y rentrer pour » chercher ce que j'ai perdu. »

Les deux filles échangent un coup d'œil, et l'une répond :

« — Ma biche, sonnez à l'autre porte » en face, c'est chez madame, vous lui » expliquerez la chose et elle vous ré- » pondra.

» — Mais, mademoiselle, ce n'est » pas en face que je suis entrée hier, » c'est de ce côté... c'est par là que je

» dois chercher cette adresse... qui » sera tombée de ma poche.

» — On vous dit de sonner chez ma- » dame... est-elle butée! la provin- » ciale. »

Cerisette se décide à faire ce qu'on lui a dit. Elle sonne à l'autre porte. Au bout de quelques instants, M. Minos vient ouvrir, vêtu d'un caleçon fort mal fermé et d'une grande robe de chambre qu'il ne ferme pas du tout. Il se cabre comme un jeune étalon en apercevant Cerisette, et s'écrie :

« — Eh! c'est notre jeune pension-

» naire... notre petite voyageuse!...
» bonjour Cerisette, bonjour mon
» ange!... »

Pendant que Cerisette essaye de se débarrasser de ce monsieur qui cherche à l'embrasser, la voix de madame Tancrède part d'une pièce voisine et mugit ces mots :

« — Eh ben! quoique vous fichez
» donc par là bas... Minos, si tu n'es
» pas sage, je te supprime le befteck ce
» matin, et vous, petite, entrez par
» ici. »

M. Minos se calme, et Cerisette se

hâte de passer dans une seconde pièce où est un lit d'une dimension colossale, mais qui est presque entièrement rempli par la volumineuse corpulence de madame Tancrède. Cette dame s'y étale, la tête appuyée sur une pile d'oreillers et le chef couvert d'un béguin garni de dentelles. Elle fait signe à Cerisette d'approcher.

« — Pardon, madame, si je vous » dérange... mais j'ai perdu une carte » sur laquelle est l'adresse de la per- » sonne que je dois aller retrouver ce » matin... je pense que je l'aurai lais- » sée tomber hier au soir dans la pièce » où vous étiez... je voudrais y chercher,

» car il faut absolument que je retrou-
» ve cette adresse... sans cela... que
» deviendrai-je, mon Dieu ! »

Madame Tancrède tire une sonnette ; la servante arrive.

« — La Jaunisse, as-tu balayé le
» salon à côté, ce matin ?

« — Pas encore... tiens ! nous avons
» le temps !...

» — Oh ! tant mieux ! » s'écrie Cerisette, « je suis plus sûre de retrouver
» ce que j'ai perdu...

» — Conduis mademoiselle dans le » salon, elle a perdu une carte... elle » verra si elle y est.

» — Oh ! certainement elle doit y » être, madame.

» — Oui, si c'est bien chez nous que » vous l'avez perdue ; allez voir. »

Cerisette suit la servante qui lui ouvre la porte de l'autre côté et l'introduit dans la salle.

« — Ah ! c'est bien ici. » s'écrie la jeune fille, et aussitôt elle court à la

place qu'elle occupait la veille, puis elle se met à genoux et après avoir bien cherché à un endroit en fait autant par toute la salle; mais ses peines devaient être infructueuses. Après une demi-heure passée à fureter partout, Cerisette est enfin convaincue que l'adresse de Gaston n'est pas là, elle retourne près de madame Tancrède, et le cœur gros, les yeux pleins de larmes, balbutie :

« — Elle n'y est pas, madame, elle » n'y est pas... Mon Dieu, comment » cela se fait-il?

» — Par une fort bonne raison...

» c'est que vous aurez perdu cette carte
» ailleurs. Quand on perd une chose,
» est-ce que l'on sait jamais où...

» — Ah! madame! comment donc
» faire pour retrouver cette adresse...
» alors c'est dans la voiture qu'elle
» sera sortie de ma poche.

» — C'est bien probable. Savez-vous
» le numéro du fiacre dans lequel vous
» êtes montée?

» — Non, madame, je ne sais rien.

» — C'est fâcheux! il faut toujours
» prendre le numéro d'une voiture,

» cela aide à retrouver les objets qu'on » y laisse...

» — Mais cette voiture, madame, je » l'ai prise en sortant du Palais-Royal, » si on allait par là.... peut-être la re- » trouverait-on ?

» — C'est une idée... calmez-vous, » petite, vous ne pouvez pas faire tou- » tes ces démarches, puisque vous ne » connaissez pas Paris ; mais, comme » je m'intéresse à vous, je vais char- » ger Minos de ce soin ; il courra à » toutes les places de voitures... il » trouvera la vôtre ; si votre carte y » est encore, il l'aura...

» — Ah ! madame, que vous êtes » bonne, que de remercîments !... »

M. Minos, qui a terminé sa toilette, arrive en faisant le beau, et dit :

« — Oui, oui, petite, dès que j'au- » rai déjeûné je me mettrai en course » pour vous... mais il faut avant tout » que je leste le bâtiment, sans quoi je » ne répondrais pas de la manœu- » vre. »

Cerisette remercie ce monsieur et se dispose à remonter dans sa chambre; tout-à-coup elle s'arrête.

« — Avez-vous encore besoin de » quelque chose? » dit madame Tancrède.

« — Mon Dieu, madame... c'est » que... hier... j'ai laissé dans la » voiture de M. Gaston un paquet » renfermant mes effets... c'est peu » de chose... et pourtant c'est beau» coup pour moi... je n'ai pas seule» ment un fichu pour mettre sur mon » cou.

» — Moucheron, tire le second ti» roir de la commode... prends un fi» chu... donne-le à mademoiselle.

» Soyez tranquille, petite, je vous » fournirai tout ce dont vous aurez be- » soin... du linge... des robes... tout » ce qu'il vous faudra.

» — Oh ! merci, madame ; mais en » retrouvant Gaston, j'aurai mes ef- » fets... Monsieur, quand serez-vous » revenu ?

» — Ma foi, je ne sais pas trop, » jeune amie, s'il faut que je trotte » après tous les fiacres... ce sera long.

» — Et mon rendez-vous qui était » pour midi... et il est déjà dix heures » passées... Ah ! monsieur, si vous

» pouviez me rapporter cette adresse
» avant midi.

» — Si je l'ai, vous pouvez être
» certaine que vous l'aurez aussitôt...
» Allons! par là, mordieu! mon dé-
» jeûner, qu'on me serve et que j'aille
» ensuite battre le pavé pour cette
» Vénus pudique! »

Cerisette est remontée dans sa chambre. Elle s'assied tristement, son cœur est oppressé. La perte de cette adresse lui semble un malheur irréparable; le souvenir de ce jeune homme, avec qui elle a passé sa journée la veille, revient sans cesse à sa pensée; maintenant, il

lui semble que c'était un protecteur qu'elle avait trouvé; elle se répète toutes les paroles d'amour, tous les serments qu'il lui a faits, et se dit :

« — Que va-t-il penser de moi en ne » me revoyant pas ! »

La pauvre fille compte les heures, les minutes, le temps lui semble d'une longueur insupportable. Elle descend s'informer si M. Minos est revenu. On lui répond que non. Et l'heure est passée où elle doit aller chez Gaston. Mais elle pense qu'avec son adresse elle pourra toujours l'attendre chez lui, et

qu'elle ne saurait manquer de le rejoindre.

La journée s'écoule, et celui qu'elle attend n'est pas revenu. Ce n'est que sur les sept heures du soir que M. Minos reparaît, le nez encore plus rouge que la veille, mais faisant toujours une voix mignarde. Cerisette venait de descendre chez madame Tancrède, lorsque son favori paraît, toujours accompagné de Grignedent, qui va rôder autour de Cerisette.

« — Eh bien, monsieur? » dit la jeune fille en courant au devant de Minos.

» — Ah ! jeune amie, je me suis bi-
» grement éreinté pour vous... avec
» ça qu'il a bruiné aujourd'hui, le pavé
» est gras comme un moine...

» — Et cette voiture... ce cocher ?

» — Je l'ai retrouvé... à force de
» chercher... D'abord, moi, je trou-
» verais une aiguille dans une botte de
» foin...

» — Et cette carte... cette adresse ?

» — Ah ! c'est différent ! quant à
» cela, bélotte, néant !.. rien... pas
» vestige de carte dans le sapin, elle

» n'y était pas... et vous comprenez » bien, comme ce n'est pas une chose » que l'on aurait intérêt à voler, ce » n'est pas le cocher qui l'a mise dans » sa poche. »

Cerisette est anéantie; elle laisse retomber sa tête sur sa poitrine en murmurant :

« — Perdue !.. plus d'espoir !.. Que » vais-je faire, mon Dieu !..

» — Soyez donc tranquille, oh ! Ce- » risette, à Paris, les jolies filles trou- » vent toujours de l'occupation. Je me

» charge de vous en procurer, moi...
» et bientôt... »

Un regard de la grosse femme fait taire ce monsieur, qui fait une demi-pirouette sur le talon de ses bottes et va se mirer dans une glace.

Cerisette reprend tristement le chemin de sa chambre.

« — Est-ce qu'elle ne dîne pas avec
» nous? » dit le monsieur.

« — Non, » dit madame Tancrède,
« mademoiselle a du chagrin, il vaut
» mieux qu'elle soit libre dans sa cham-

» bre, on lui montera à dîner. Mais
» ne vous désolez pas, mademoiselle,
» je ne vous laisserai pas dans l'embar-
» ras, moi. Je vous enverrai du linge...
» et des robes, vous choisirez... »

Cerisette n'a plus le courage de répondre. Elle regagne sa chambre, se jette sur une chaise et s'abandonne pendant quelque temps aux plus sombres réflexions.

La nuit est venue, lorsque la servante lui monte de la lumière et à dîner, en lui disant :

» — Madame ne vous engage pas à

» descendre ce soir, parce qu'elle a » beaucoup de monde... on dansera, » peut-être, et comme vous êtes triste, » ça ne vous amuserait pas.

» — Je n'ai point envie de descen- » dre, » répond Cerisette, « je n'ai » pas non plus envie de dîner.

» — Bah ! bah ! à quoi ça vous ser- » virai-t-il de vous affliger... à votre » âge... avec votre figure !.. il y a de » la ressource... faites donc comme » nos demoiselles... qui font la noce » toute l'année. »

La Jaunisse est partie. Cerisette se

dit qu'elle se rendra encore malade en se laissant aller au chagrin. Elle se décide à dîner en se demandant quelle peut être la profession de ces demoiselles, qui mènent toute l'année une si joyeuse vie.

Puis Cerisette se couche, et s'endort en cherchant ce qu'elle pourrait faire à Paris pour ne point mourir de faim.

A son réveil, la jeune fille aperçoit sur des chaises près de son lit, du linge, des robes, des bonnets, des rubans, des fleurs, jusqu'à des boucles d'oreilles avec des pendants ornés de pierres

et de perles, qui sont fausses comme le reste.

Cerisette est femme, tout ce qui a rapport à la toilette doit lui plaire; elle est dans l'âge où s'occuper de parure est le plus doux passe-temps; nous voyons souvent des femmes qui conservent toute leur vie cet âge-là.

La jeune fille se lève, elle examine une robe, puis une autre; toutes ces toilettes sont fanées et ont l'air d'avoir servi; mais avec les comédiens ambulants Cerisette s'était accoutumée aux costumes de hasard. Elle essaye plusieurs robes, elle garde la plus simple;

elle pose un bonnet sur sa tête, puis elle le rejette; toutes ces coiffures donnent un air hardi, effronté, qui lui déplaît; elle s'aime mieux avec son simple chapeau de paille.

Tout en s'habillant, la jeune fille se demandait toujours ce qu'elle allait faire. Tout-à-coup le souvenir de Sabretache revient à sa mémoire, elle sent son cœur soulagé, un éclair de joie passe sur son visage; elle se hâte de prendre le déjeûner qu'on lui a monté, puis elle descend chez madame Taucrède qu'elle trouve encore au lit.

3005

— Madame, voulez-vous avoir la

» bonté de m'indiquer le chemin de » Bagnolet ?

» — De Bagnolet !.. Et que vou- » lez-vous aller faire à Bagnolet ? » répond la grosse femme en fronçant les sourcils, « est-ce que vous connais- » sez du monde là ?

» — Madame je connais un brave » militaire, qui m'aime beaucoup, il » m'a dit qu'il allait retrouver son père » à Bagnolet, près de Paris, et moi je » veux aller lui conter tout ce qui m'est » arrivé, pour qu'il me dise ce que je » dois faire à présent; car je n'ai point de parents moi, madame, je ne con-

» nais pas ma famille... et ce soldat
» est mon seul ami...

» — Ah ! vous connaissez des sol-
» dats !.. des pioupious ! Vous n'êtes
» pas tant d'Orléans que vous en avez
» l'air, vous.

» — Ce n'est pas loin d'ici, n'est-ce
» pas, madame?

» — Non... Vous pouvez y aller en
» vous promenant... mais vous ne trou-
» veriez jamais... je vous donnerai
» quelqu'un qui vous conduira et vous
» ramènera si vous ne trouvez pas votre
» tourlourou.

» — Ah ! vous êtes bien bonne, ma-
» dame, je suis bien reconnaissante de
» vos bontés pour moi.

» — Gnià pas de quoi ! A propos,
» petite, je vous ai envoyé du linge...
» des robes... des bonnets.

» — Oui, madame... je vous remer-
» cie beaucoup.

» — Il ne s'agit pas de remercîments !
» C'est trente francs que vous me de-
» vez...

» — Trente francs !... »

Cerisette reste toute saisie, mais madame Tancrède tend sa main, en lui disant :

« — Allons, aboullez !.. Est-ce que » vous avez cru qu'on s'habillait pour » rien à Paris. A la bonne heure, vous » avez une robe chique, et la vôtre » était bigrement pleutre. Quant à » votre nourriture... nous compterons » plus tard... Et si vous acceptez ce que » je vous proposerai, vous serez habil- » lée, logée et nourrie gratis... En v'là » de la chance ! »

Cerisette paye la somme qu'on lui demande, et il ne lui reste plus que

cent sous dans sa poche. Mais elle pense qu'elle va retrouver le soldat auquel elle a donné l'hospitalité et qui lui a témoigné tant d'amitié ; il lui semble qu'alors elle n'aura plus à s'inquiéter de son avenir, et cet espoir lui donne du courage. Elle attend avec impatience le guide que madame Tancrède veut lui donner.

CHAPITRE SEPTIEME.

PAUVRE FILLE.

La maîtresse de la maison a sonné une de ses pensionnaires, elle lui a parlé bas, celle-ci est allée mettre un bonnet

et s'envelopper dans un immense châle tartan, puis elle revient dire à Cerisette :

« — Quand vous voudrez, mademoi-
» selle, je vais vous conduire. »

Cerisette remercie encore et part avec sa conductrice qui a une robe à volants et des souliers éculés qui ne tiennent plus à ses pieds, ce qui ne l'empêche pas, en route, d'affecter un tortillement de hanches qui fait souvent sourire les passants; mais sans s'inquiéter de la tournure de son guide et des mots un peu lestes que quelques hommes lui adressent en la regardant,

Cerisette marche à ses côtés, impatiente d'arriver à Bagnolet.

La conductrice de la jeune fille a pris un faubourg; elles arrivent à une barrière, puis sortent de Paris.

« — Sommes-nous à Bagnolet ? » demande Cerisette.

« — Ah ! ouiche... nous allons en-
» trer seulement dans Ménilmontant...
» et j'ai une soif qui me dessèche le
» cornet...

» — Le cornet ?..

» — Oui ! quoi le gosier si vous ai-

» mez mieux. Est-ce que vous ne payez » rien, vous?

» —Que voulez-vous donc que je » paye?

» — Tiens, c'te bêtise, une bonne » bouteille... avec un morceau de jam- » bon... ou une omelette... Il me sem- » ble que vous pouvez bien me faire » cette politesse, à moi qui trotte pour » vous servir de guide... »

Cerisette n'ose pas refuser, mais elle fouille à sa poche et en tire sa pièce de cinq francs en disant :

« — C'est que voilà toute ma fortu-
» ne... tout ce qui me reste...

» — Cinq balles !.. c'est plus qu'il
» n'en faut pour nous régaler... En-
» trons à ce bouchon... Donnez-moi
» votre pièce... c'est moi qui ferai la
» carte... j'aurai soin que ça ne monte
» pas trop haut !

» — Mais... quand je n'aurai plus
» d'argent, comment ferai-je...

» — Donnez donc, chiffon!... puis-
» que vous allez retrouver votre tour-
» lourou, il vous remettra sur l'eau...

Et sans attendre de réponse, la demoiselle si mal chaussée prend la pièce de cinq francs de la main de Cerisette et, poussant devant elle la jeune fille, la fait entrer chez un marchand de vin traiteur, va s'attabler dans une grande salle, demande du vin vieux, une omelette, du veau, du fromage et un sou de tabac à priser.

On sert ces demoiselles. Cerisette n'a pas faim, mais sa compagne lui répète si souvent :

« — Mangez donc, on a l'air bête » quand on ne mange pas ! » que pour ne point avoir l'air bête, la pauvre pe-

tite se bourre de veau et d'omelette ; quant au vin, sa compagne se sert souvent, mais elle ne lui verse jamais.

Enfin le repas est terminé. La fille a bu à elle seule les trois quarts et demi de la bouteille, elle demande la carte ; le déjeûner monte à trois francs dix sous. Il revient donc trente sous sur la pièce de cinq francs. La conductrice de Cerisette les met dans sa poche, en disant :

» — Ce sera pour lamper quelques » canons en revenant. »

Cerisette n'ose pas réclamer sa mon-

naie, elle se contente de soupirer et de prier le ciel de lui faire retrouver Sabretache.

On arrive à Bagnolet. La fille dit à Cerisette :

« — Nous sommes au village de-
» mandé. *Ousqu'il* perche votre gen-
» darme?

» — Comment?... Je ne comprends
» pas...

» — Eh ben! quoi... où loge-t-il
» votre militaire... il me semble que je
» parle français pourtant

» — Où loge Sabretache?...

» — Sabretache... votre amant se
» nomme Sabretache... Ah ben! il a
» dû faire son chemin celui-là!.. nous
» aurons de la peine à le rattraper!...

» — D'abord, mademoiselle, mon-
» sieur Sabretache n'est pas mon
» amant... Dieu merci... c'est mon
» ami et voilà tout.

» — Ah ben! moi, tous mes amis
» sont mes amants... C'est bien plus
» gai... Enfin, voyons, où loge-t-il vo-
» tre ami?

» — Je n'en sais rien. Il m'a dit à » Bagnolet, je n'en sais pas plus.

» — C'est peu de chose, si nous » avions une grosse caisse au moins, » nous le ferions tambouriner ce mon- » sieur. »

Une paysanne passait, Cerisette l'arrête en lui disant :

« — Madame, connaissez-vous mon- » sieur Sabretache dans ce pays? »

La paysanne répond sèchement :

« — Non. » Et continue son chemin.

Cerisette s'adresse bientôt à une autre, qui semble vouloir la battre en lui répondant :

« — Qué que c'est que ça... des » sabres... des tâches... Ne venez pas » vous gausser de nous ici, entendez-» vous, mauvaises coureuses de Paris!.. » C'est que je ne voulons pas qu'on se » moque de nous... Ah! mais... j'vous » donnerons une raclée qui comptera. »

La compagne de Cerisette riait comme une folle, en s'écriant :

« — Ils sont gentils les habitants de » l'endroit... ils sont aimables!... ils-

» reçoivent bien les Parisiens. »

Mais Cerisette ne perd point courage, bien certaine que le soldat ne l'a point trompée ; elle entre dans la boutique d'un boulanger et y répète sa question. Un vieillard assis dans le fond de la boutique, s'écrie :

« — Sabretache !... oh ! mais oui...
» je l'ai connu, moi, le père Sabreta-
» che... il habitait tout au bout, là-bas,
» du côté de Montreuil...

» — Ah ! monsieur, son adresse, s'il
» vous plaît... indiquez-moi le chemin...
» je vous serai bien obligée...

» — Son adresse... mais à quoi que
» cela vous servirait, mon enfant... le
» père Sabretache est mort il y a près
» de quatre mois...

» — Mort... O mon Dieu ! mais son
» fils... un soldat, qui revenait ici il y
» a deux mois à peu près...

» — Son fils ?... Ah ! oui, en effet...
» oui, le père Sabretache nous parlait
» souvent de son fils qui était à l'ar-
» mée... qui se battait à Alger contre
» les Bédouins... Il paraît que c'était
» un bien brave garçon...

» — Eh bien ! monsieur, il est re-

» venu dans ce pays... où le trouve-
» rai-je?...

» — Il est revenu, c'est vrai, on me
» l'a dit, mais en apprenant que son
» père était mort, il n'est pas resté ici,
» il a quitté Bagnolet.

» — Et a-t-il dit où il allait, mon-
» sieur?

» — Non, mamzelle... je crois bien
» qu'il allait à Paris, à moins qu'il
» n'ait eu l'idée de retourner à l'ar-
» mée... quelquefois quand on n'a plus
» de parents dans son pays, on se dit :
» autant retourner au régiment.

» — Oh ! mon Dieu !.. vous ne pou-
» vez pas me dire où je le trouverai !..

» — Puisque je n'en sais rien... après
» ça, je ne l'ai pas vu, moi, le fils à
» Sabretache, si vous voulez aller jus-
» qu'à la maison où demeurait son
» père, on vous en dira peut-être plus
» long. »

Cerisette se fait indiquer cette maison, et, malgré les représentations de sa compagne qui lui dit qu'elle va faire une course inutile, puisque son troupier n'est plus dans le pays, elle prend le chemin qu'on lui a enseigné et arrive à la maisonnette où logeait le vieux

Sabretache et qui est maintenant habitée par un maraîcher et sa famille; mais là on ne lui donne pas d'autres renseignements sur celui qu'elle cherche. En apprenant que son père était mort, le soldat avait été pleurer sur sa tombe dans le modeste cimetière du village, il s'était informé ensuite si son père n'avait laissé aucune dette dans le pays, et après avoir payé cinq francs et douze sous au marchand de tabac, le seul créancier de son père, il était reparti tristement, sans dire où il allait.

« — Alors il me semble que nous » pouvons filer aussi, » dit la demoiselle

qui est avec Cerisette, « nous n'avons » plus rien à faire ici ; jouons des *gui-* » *bolles*, mais, avant, rafraîchissons- » nous, car si je ne buvais pas j'attrape- » rais la pépie. »

Cerisette ne répond rien, elle est absorbée dans ses réflexions. Sabretache était son dernier espoir et elle vient de le perdre ; elle se demande avec terreur ce qu'elle va devenir dans ce Paris où elle ne connaît personne et où il fait si cher vivre, à en juger par ce qu'elle y a déjà dépensé. Elle écoute à peine sa compagne qui s'est assise devant un bouchon, et s'est fait servir une mesure de piqueton qu'elle boit seule, Ce-

risette ayant déclaré qu'elle ne prendrait rien.

« — Êtes-vous gniole de vous déso-
» ler comme ça pour un homme de
» perdu ! » dit la fille, en voyant le profond abattement de Cerisette. « Eh !
» mon Dieu ! des hommes c'est pas une
» marchandise rare... et quant à vo-
» tre position... puisqu'on vous en of-
» fre une chez nous... de quoi que vous
» avez à vous inquiéter ?..

» — Oh ! mademoiselle, je tâcherai
» par mon travail de mériter l'intérêt
» que votre hôtesse veut bien me té-
» moigner... je sais coudre... faire du

» linge... on verra que je ne suis pas
» paresseuse.

» Ah ! ah ! ah ! coudre... travailler...
» la bonne blague... est-ce que nous
» pensons à tout cela nous autres.

» Que faites-vous donc alors... à
» moins que vous n'ayez toutes le
» moyen de payer votre pension?

» — Payer... des navets... nous
» payons par tempérament !..

» — Je ne comprends pas...

» — Madame m'a défendu de vous

» expliquer la chose... je ne sais pas » trop pourquoi... apparemment qu'elle » tient à vous instruire elle-même ; » mais si vous n'étiez pas une serine, » vous auriez déjà deviné. Il se fait » tard, en route, rentrons à Paris. »

Cerisette suit sa conductrice, mais elle réfléchit à ce que celle-ci vient de lui dire, et une crainte vague se glisse dans son âme ; sans connaître positivement tous les dangers qu'offre une grande ville, elle se rappelle certains discours tenus devant elle par Angely et ses camarades, et des anecdotes sur quelques pauvres filles séduites qui étaient tombées ensuite dans le dernier

degré de l'abjection. Ces pensées lui serrent le cœur, elle frémit en se retrouvant devant cette maison où elle a demandé un asile; quelque chose lui dit de ne plus y rentrer. Mais celle qui est avec elle remarque son hésitation et, la prenant sous le bras, l'entraîne en lui disant :

« — Allons donc, traînarde, mada-» me nous attend. »

En revoyant Cerisette triste et découragée, madame Tancrède sourit et dissimule mal une joie hideuse, en lui disant :

« — Eh bien! petite, votre tour-
» lourou a donc fichu le camp aussi...

» — Il a perdu son père, madame,
» et il n'est pas resté à Bagnolet... Je
» ne sais plus où le trouver, ni à qui
» demander de ses nouvelles.

» — Croyez-moi, ne pensez plus à
» lui, il est probable qu'il ne songe plus
» à vous; les hommes sont si volages!

» — Mais, madame, je vous assure
» que ce n'était qu'un ami pour moi,
» et, les amis, on dit que cela ne change
» pas.

» — Oui ! oui ! connu !.. D'ailleurs » tout change, ma petite, les amis » comme les autres, et nous aussi nous » changeons ! et plus vite que nous ne » voudrions ! C'est pourquoi il faut » profiter de sa belle jeunesse avant de » tomber dans les pommes cuites...

» — Madame, à qui pourrais-je m'a- » dresser pour avoir de l'ouvrage...

» — De l'ouvrage !.. et quelle es- » pèce d'ouvrage savez-vous donc » faire ?

» — Je sais coudre, madame... je

» sais faire des reprises, raccommoder
» du linge...

» — Beau talent ! avec lequel vous
» mourrez de faim!.. car en vous *échi-*
» *gnant* comme une malheureuse de-
» puis le point du jour jusqu'à la nuit,
» vous gagnerez à peine douze sous...
» C'est du propre, hein?.. Croyez-vous
» qu'avec douze sous une femme puisse
» se loger, se vêtir, se blanchir, se
» chausser et se nourrir... Moi je vous
» certifie que c'est un métier de galè-
» res... et encore, c'est qu'il faut en
» trouver de l'ouvrage, et à Paris
» n'en a pas qui veut... Chacun a ses
» créatures! ses protégées...

» — Mais alors, madame, comment » une pauvre fille fait-elle pour vivre » à Paris?

» — Quand elle est jolie, comme » vous, elle fait des conquêtes, qu'on » fait *chanter* ou payer si vous com- » prenez mieux... Restez avec nous, » vous aurez des toilettes à choisir ; » vous serez joliment nourrie, je m'en » vante... et rien à faire qu'à écouter » les galants...

» — Ah ! madame... quelle hor- » reur... c'est donc se vendre alors...

» — Eh ben... après... est-ce qu'on

» n'en a pas le droit... est-ce que tout
» ne se vend pas ici-bas... depuis la
» conscience des hommes d'État jus-
» qu'aux faveurs des belles mijaurées
» du grand monde... seulement celles-
» ci se vendent plus cher que nous, voilà
» toute la différence.

» — Non, madame, non! je ne m'a-
» vilirai point ainsi... Je travaillerai...
» je ne mangerai que du pain s'il le
» faut, mais, au moins, je ne me fe-
» rai pas honte à moi-même...

» — Bon! bon! des grands mots!
» des phrases... Quand on a été, comme
» vous, dîner avec un monsieur au Pa-

» lais-Royal, il me semble qu'on ne de-
» vrait pas faire tant la sucrée. D'ail-
» leurs une fille sans parents, sans fa-
» mille, qu'est-ce que vous avez à per-
» dre?.. Mais vous devez être fatiguée,
» remontez dans votre chambre, repo-
» sez-vous, on va vous monter du fri-
» cot. La nuit porte conseil, vous ré-
» fléchirez, et demain nous causerons.
» Seulement rappellez-vous que vous
» n'avez plus le sou et que vous me
» devez déjà deux jours de nourri-
» ture. »

Cerisette s'empresse de retourner dans sa chambre ; il lui prend envie de quitter sur-le-champ la maison de ma-

dame Tancrède, mais ses forces trahissent son courage; elle se sent si fatiguée, si abattue au moral comme au physique, qu'elle se laisse tomber sur un siége en murmurant :

« — Mon Dieu... pourquoi suis-je » venue à Paris. »

La Jaunisse lui apporte à dîner, mais ne lui dit pas un mot. Après avoir pris quelque nourriture, Cerisette se jette sur son lit où le sommeil vient suspendre ses chagrins.

Cerisette est éveillée avant le jour ; dès qu'il commence à poindre, elle se

lève, s'habille à la hâte, bien décidée à quitter sur-le-champ la maison honteuse où elle a eu le malheur de loger. Elle pense que tout le monde dormant encore aux étages inférieurs, il lui sera facile de partir sans rencontrer personne. Elle reprend les vêtements qu'elle portait en arrivant, laisse tout ce que lui a vendu madame Tancrède, et de cette façon espère être quitte avec elle.

Cerisette ouvre doucement sa porte, elle écoute, n'entend aucun bruit et se hâte de descendre l'escalier. Elle est arrivée en bas sans rencontrer personne, elle se glisse dans l'allée, court à la

porte et veut sortir; mais cette porte est fermée à deux tours et on a retiré la clef. La jeune fille est désolée, plusieurs fois elle secoue cette porte qui la sépare de la rue; ses efforts sont inutiles; il lui faut remonter tristement à sa chambre, mais cette fois elle rencontre dans l'escalier la servante, qui lui dit :

« — C'est donc vous qui secouez la » porte de si bon matin...

» — Oui, mademoiselle... c'est que » je voudrais sortir... j'ai affaire... » Vous avez la clef, sans doute, voulez-» vous avoir la complaisance de m'ou-» vrir.

» — Vous ouvrir... Et où diable vou-
» lez-vous aller courir à l'heure qu'il
» est... il n'y a encore que les balayeurs
» de levés dans Paris... D'ailleurs je ne
» dois pas vous laisser sortir sans la
» permission de madame... Vous filez
» sans rien dire!.. Est-ce que je sais si
» vous n'emportez pas quelque chose
» moi!..

» Ah!.. quel soupçon... moi... em-
» porter quelque chose... je n'ai rien
» emporté de ce que madame m'a
» vendu...

» — C'est bon... vous vous explique-

» rez avec elle... Mais vous ne sortirez » pas sans sa permission... remontez » chez vous. »

Cerisette ne réplique pas; elle voit que ce serait inutile; il lui faut retourner dans sa chambre et y attendre que madame Tancrède soit éveillée et veuille bien la recevoir. Ce moment arrive enfin, et elle se rend chez la grosse femme, tenant le petit paquet contenant ce que celle-ci lui a vendu.

« — Vous vouliez donc vous envoler » dès *patrons-minettes!* » dit madame Tancrède en toisant Cerisette. « Mais vous me devez de l'argent, ma-

» demoiselle, et on ne quitte pas ainsi
» les gens sans les payer...

» — Madame, je vous laissais le peu
» que je possède... tout ce que vous
» m'avez vendu. Je pensais que cela
» devait m'acquitter.

» — Ce n'est pas sûr... mais enfin,
» où vouliez-vous aller ?

» — Chercher de l'ouvrage...

» — Toujours la même rengaîne !
» Vous n'en trouverez pas d'ouvrage.

» — J'espère que si, madame.

» — C'est donc... votre dernier mot...

» — Oui, madame.

» — Eh bien... allez, mademoiselle; » mais si vous ne trouvez pas d'ou- » vrage, vous reviendrez au moins...

» — Non, madame...

» — Et moi je vous dis que vous re- » viendrez... votre couvert sera mis » ici... et après tout... on ne vous for- » cera pas à faire ce qui vous dé- » plaira. »

Cerisette salue la grosse femme et se

dépêche de la quitter. Son cœur se dilate en sortant de cette maison ; elle ne sait pas où elle doit porter ses pas, mais elle marche au hasard, ne désirant alors que s'éloigner de la demeure de madame Tancrède.

Après avoir marché assez longtemps, Cerisette pense enfin à mettre à profit sa liberté. Elle aperçoit une boutique dans laquelle on vend de la lingerie. Elle se décide à y entrer ; mais quand elle se voit au milieu du magasin, elle demeure interdite, embarrassée. On lui demande ce qu'elle désire : et c'est en balbutiant qu'elle fait comprendre ce qui l'amène. Alors au lieu de l'ac-

cueil aimable qu'on lui avait fait quand on pensait qu'elle venait acheter, on prend un air sec, brusque, impoli en lui répondant :

« — Nous n'en avons pas, et d'ail-
» leurs nous n'en donnons qu'aux per-
» sonnes que nous connaissons ou qui
» nous sont recommandées. »

Cette réponse est accompagnée d'un geste qui invite la pauvre fille à sortir, ce qu'elle fait tristement, puis elle continue son chemin en se disant :

« — Peut-être serai-je plus heureuse
» ailleurs. »

Mais ailleurs elle reçoit exactement la même réponse. Dans quelques boutiques on a même l'air de trouver très étonnant qu'elle se permette de se présenter ainsi pour demander à travailler. On la renvoie durement, brutalement, et Cerisette se dit en sortant de ces magasins, d'où on l'a presque mise à la porte :

« — Mon Dieu !.. c'est donc bien ridicule à Paris de chercher de l'ouvrage, que l'on y traite si mal une pauvre fille qui se permet de demander à travailler. »

Il y a déjà plusieurs heures que Ce-

risette marche, lorsque tout-à-coup un petit chien, fort laid, s'approche d'elle pour la caresser, elle frémit en reconnaissant Grignedent. Tournant alors la tête, elle aperçoit son maître, monsieur Minos, à quelques pas plus loin. Celui-ci s'aperçevant qu'il a été vu, s'approche de la jeune fille en lui disant :

« — Ah ! vous vous promenez par » ici, belle nymphe... voulez-vous mon » bras pour retourner à l'hôtel.

» — Je vous remercie, monsieur, je » n'ai besoin de personne.

» — Vous êtes bigrement pâle ce-

» pendant, et je soupçonne que vous » auriez besoin de prendre quelque » chose.

» — Non, monsieur, je vous salue...

» — Au revoir donc, ma bique. »

Monsieur Minos feint de s'éloigner avec son chien, et Cerisette prend un chemin opposé à celui de ce monsieur, mais au bout de quelque temps elle se sent tellement fatiguée, qu'elle est obligée de s'asseoir sur le premier banc de pierre qu'elle aperçoit. La jeune fille n'a rien pris depuis la veille, et la marche qu'elle fait augmente le besoin de

nourriture qu'elle ressent et cherche à ne point écouter.

A Paris on fait peu attention aux gens qui, dans la rue, ont l'air d'avoir du chagrin ou de souffrir, et, en effet, ce sont de ces choses si naturelles et si communes! Cerisette peut donc se reposer, réfléchir, s'attrister tout à son aise, personne ne lui demande ce qu'elle a.

Après avoir passé plus d'une heure sur le banc, la jeune fille se lève en se disant :

« — Je ne suis plus fatiguée... es-

» sayons encore ; peut-être ne me re-
» butera-t-on pas toujours. »

Et elle se remet en marche, et elle entre de nouveau dans des boutiques demander de l'ouvrage, mais elle n'est pas plus heureuse; partout elle éprouve des refus ; elle essaye alors de s'adresser ailleurs, elle se présente chez un tapissier et demande si l'on y aurait besoin d'une servante. Une dame assise dans le magasin l'examine quelque temps et lui dit :

« — En effet, je cherche une bon-
» ne... qui est-ce qui vous envoie ?

» — Personne, madame, » murmure Cerisette en baissant les yeux.

« — Comment, personne?.. Enfin, » d'où venez-vous, où serviez-vous... » où pourrait-on prendre des informations sur vous...

» — Nulle part, madame...

» — Nulle part... ceci est un peu » fort, vous venez au moins du bureau » je pense, mademoiselle?

» — Quel bureau, madame?

» — Le bureau de placement pour

» les domestiques, on a dû vous y don-
» ner une lettre par laquelle on vous
» adresse à moi...

» — Mais, madame, je ne viens pas
» du bureau... Je ne sais pas ce que
» vous voulez dire.

» — Alors, mademoiselle, vous êtes
» une effrontée d'oser vous présenter
» chez moi sans pouvoir même dire
» d'où vous venez. Sortez vite, je ne
» crois pas que personne sera tenté de
» vous prendre.

» — Il est donc défendu de chercher
» à se placer!» se dit Cerisette en sor-

tant de chez le tapissier. « Mais ce bu-
» reau de placement... si j'y allais... on
» me trouverait peut-être une place...
» Voyons, il faut d'abord savoir où il
» y a un de ces bureaux. »

Cerisette entre chez une fruitière, elle s'informe ; on lui indique l'endroit qu'elle cherche dans une rue voisine ; elle se hâte, elle se figure que là elle trouvera tout de suite un emploi ou de l'ouvrage. Elle arrive au bureau de placement ; elle explique ce qu'elle désire à une femme assise derrière un grillage et qui semble très occupée à donner du mouron à son serin.

« — Vous voulez vous faire inscrire » alors.

» — Oui, madame.

» — Bonne d'enfant ou cuisinière?

» — Ce que vous voudrez, madame.

» — Comment ce que je voudrai, il » me semble que c'est vous que cela » regarde...

» — Je prendrai la place que l'on » voudra.

» — Enfin, savez-vous faire la cui- » sine?

» — Pas trop, madame.

» — Pas trop, ça veut dire pas du
» tout. Mettez-vous bonne d'enfant on
» ne fait rien que promener les mou-
» tards.

» — Oui, madame, je le veux bien,
» je promènerai les enfants.

» — Donnez-moi cinq francs.

» — Cinq francs ! pourquoi faire ?

» — Pour votre inscription, et quand
» vous serez placée vous m'en redonne-
» rez autant.

» — C'est que... je n'ai pas un sou,
» madame.

» — Alors fichez-moi la paix et lais-
» sez-moi tranquille... Est-ce que vous
» croyez que je paye un loyer et des
» contributions uniquement pour vos
» beaux yeux...

» — Mais, madame... quand j'au-
» rai une place... je vous payerai.

» — Oui !.. oui, comptez là dessus...
» et courez après. Allez chercher cinq
» francs chez une de vos payses et ap-
» portez-les moi.

» — Je n'ai pas de payse, madame.

» — Alors, c'est bien, en voilà assez. »

Et la dame referme son grillage et ne s'occupe plus que de son serin, tandis que Cerisette, les yeux noyés dans les larmes, sort du bureau n'ayant plus que cette pensée :

« — Mon Dieu ! que vais-je donc » devenir !.. »

Elle marche encore plusieurs heures; mais les forces et le courage l'abandonnent, elle éprouve des tiraillements d'estomac qui, à chaque instant,

la font souffrir davantage. Le jour baisse, elle s'arrête de nouveau ; à dix-huit ans, la vie offre tant d'avenir qu'il est cruel de sentir qu'elle nous échappe, et cela faute de subsistance... Pauvres humains ! qui nous croyons les maîtres du monde et qui n'avons guère plus de durée qu'une lampe, qui cesserait de brûler, si on oubliait d'y mettre de l'huile.

La nuit est venue, Cerisette s'est hasardée à tendre la main à une dame qui passait près d'elle ; celle-ci l'a brusquement repoussée, en lui disant :

« — Allez donc travailler, paresseu-

» se! cela vaudra bien mieux que de » demander l'aumône. Tendre la main » à votre âge... fi! c'est honteux! » Vous mériteriez que je vous fisse ar- » rêter par un sergent de ville.

Cerisette est retombée contre une borne, en se disant :

« — Oh! c'est assez!... je ne de- » manderai plus. »

En ce moment quelque chose se frôle encore contre sa robe, puis elle sent qu'on lui lèche la main... C'est Grignedent, c'est toujours le petit griffon qui veut la caresser, et lui donner des

marques d'amitié. Cerisette lève lentement la tête. M. Minos est encore là, à quelques pas devant elle, il la contemple un moment, puis s'approche d'elle et d'une voix aussi mielleuse que possible, dit à la pauvre fille, en lui prenant un bras qu'il passe sous le sien :

« — Allons, ma bergère... vous » souffrez... par la mordieu ! je ne » vous laisserai pas crever là, moi, » comme tous ces gredins qui passent » sans vous offrir un verre d'eau. Ve- » nez donc, venez... cette bonne ma- » dame Tancrède vous aime beaucoup, » elle sera enchantée de vous revoir ! »

Et cette fois Cerisette se laisse emmener, en murmurant seulement :

« O mon Dieu !... vous m'abandonnez donc !... »

CHAPITRE HUITIEME.

LA CHASSE AUX LIONS.

Il est neuf heures du soir ; un homme en veste, coiffé tout simplement d'un bonnet ou calotte sans visière, pantalon de toile, veste pareille, et

chargé d'un seau contenant de la couleur et des brosses de différentes dimensions, vient de tourner l'angle de la rue du Temple pour entrer rue de Vendôme, lorsqu'il se trouve face à face avec un individu qui arrivait par le côté opposé ; ces deux personnages arrêtés alors près d'un bec de gaz et presque l'un contre l'autre poussent tous deux une exclamation de surprise en se regardant, et s'écrient :

« — Est-ce possible !...

» — Je ne me trompe pas !...

» — C'est bien lui !

» — C'est toi !

» — C'est moi !...

» — Sabretache !...

» — Pétarade !...

» — Eh oui ! c'est moi, Pétarade, » ton ancien camarade... là bas !.. *où*s- » *que* nous frottions si joliment les » Bedouins... et même aussi les Be- » douines !... c'est qu'il y en a qui ne » sont pas trop déchirées, des Bedoui- » nes... et moi, elles me chaussaient, » vu que j'ai toujours préféré les bru- » nes aux blondes...

» — Ce farceur de Pétarade !... tou- » jours le même... Ha ça, mais tu n'as

» plus le costume militaire, est-ce que
» tu as aussi quitté le service?

» — Oui, cher ami, je me suis re-
» mis dans les pékins, parce que on
» m'a fait un passe-droit... et moi, tu
» sais que je n'ai jamais aimé ce genre
» de plaisanterie... Oh ! je suis à che-
» val sur les règlements.

» — Est-ce que tu espérais passer
» caporal?...

» — C'est pas ça... mais un soir,
» vois-tu, j'étais allé promener avec
» Roquet... tu te rappelles... Roquet,
» un petit fluet... qu'on avait oublié
» de vacciner...

» — Oui... eh bien ?

» — J'avais dit à Roquet, veux-tu » venir avec moi à la chasse aux lions... » nous en tuerons deux ou trois en » nous promenant, ça nous fera passer » le temps et nous vendrons leurs peaux » aux vivandières contre du riquiqui... » car tu sais, Sabretache, que j'étais » connu en Algérie pour un fameux » destructeur de lions !...

» — Toi !... en voilà la première » nouvelle, par exemple !... Nous avons » en effet parmi nos compatriotes des » hommes renommés par leur audace » et leur habileté dans ces chasses dan- » gereuses !... mais toi !... je n'ai ja-

» mais entendu dire que tu aies tué le
» plus petit jaguar !...

» — C'est que tu l'as oublié ou que
» tu auras confondu mon nom avec
» d'autres... enfin, n'importe... le fait
» est que j'avais dit à Roquet, viens
» avec moi, prends ton fusil, ton sa-
» bre, nous tuerons des lions en nous
» amusant... c'est la chasse la plus
» agréable que je connaisse... je la
» préfère à celle aux alouettes... Il y a
» des gens qui sont contents quand ils
» ont tué une douzaine d'alouettes,
» moi je préfère tuer ma douzaine de
» lions... ceci dépend des goûts et de
» la coupe des cheveux...

» — Dis donc, Pétarade, si ton his-
» toire est longue, j'aimerais autant
» l'entendre assis devant un verre de
» vin... d'autant plus que je suis un
» peu fatigué, jai travaillé toute la
» journée, moi!...

» — Ça va, dirigeons-nous vers un
» bouchon... Tu es donc dans la pein-
» ture à présent, mon brave Sabre-
» tache, que tu portes de la couleur...
» et de gros pinceaux sous le bras.

» Ça, ce sont des brosses!...

» — Ah! tu appelles ça des brosses!
» excusez! si nous avions brossé nos

» uniformes avec ça, on nous aurait » joliment mis à la salle de police... » Tu peins la miniature... tant mieux, » tu feras mon portrait, je poserai » pour tout ce que tu voudras!...

» — Des portraits! avec ces pin- » ceaux-là... y penses-tu!

» — Alors tu fais des tableaux de » batailles.

» — Je fais des plafonds, je peins le » bâtiment... enfin je tâche de gagner » ma vie et j'y arrive... je m'arrange » même pour avoir encore de quoi of- » frir une bouteille à un ami dans une » occasion comme celle-ci.

» —C'est gentil ça... j'allais te l'of-
» frir, mais puisque tu as pris les de-
» vants, je ne te ferai pas l'impolitesse
» de refuser. »

Les deux ci-devant soldats entrent chez un marchand de vin, s'asseyent à une table, demandent une bouteille et la conversation continue.

« — Ce cher Sabretache... je suis
» content de t'avoir retrouvé tout de
» même, et pourtant c'est pas à Paris
» que je t'aurais cherché; il me sem-
» ble que tu nous avais dit que tu
» allais revoir ton père, dans un petit
» village des environs... le nom m'é-
» chappe.

» — A Bagnolet, oui, en effet, je » suis retourné à mon village dans » l'espoir de revoir mon père... de soi- » gner ses vieux jours... mais les évè- » nements contrecarrent si souvent » nos projets que nous ferions bien » mieux de ne point en faire !.. Quand » je suis arrivé à Bagnolet... mon père » était parti... mais pour le dernier » voyage... pour celui que nous fai- » sons tous, et quelquefois sans avoir » le temps de préparer nos malles !... » Pauvre père !... j'aurais été si con- » tent de l'embrasser encore... et lui ! » il aurait été si heureux de presser » son fils dans ses bras... mais le destin » ne l'a pas voulu... Je n'ai pu qu'al-

» ler pleurer sur sa tombe dans le ci-
» metière du village... »

Sabretache s'arrête et passe sa main sur ses yeux; Pétarade prend un air grave et avale son verre de vin d'un trait, en disant :

« — Ton père est mort! je bois ce-
» lui-ci à sa santé!

» Comment?... à sa santé, quand il
» est mort!

» — Je veux dire à son éternité
» dans l'autre monde, où je me flatte
» qu'il ne se commet point de passe-
» droits!

» — Tu comprends bien, Pétarade, » que ne retrouvant plus à Bagnolet » ni parent, ni ami, je n'avais aucune » raison pour rester dans un village » qui entretenait ma tristesse... Ah! » si j'avais su ne pas revoir mon vieux » père, je n'aurais point quitté le ré- » giment, je serais resté avec les ca- » marades... Je m'étais habitué à » l'Afrique, j'y aurais attendu la » balle d'un Arabe... D'ailleurs j'ai » quarante-neuf ans... je fais peu de » cas de ce qui me reste encore à vi- » vre. Mais enfin, j'avais pris mon » congé, je n'aime point à avoir l'air » d'une girouette ; j'avais exercé dans » ma jeunesse l'état de peintre colleur,

» je suis revenu à Paris où j'ai repris
» mon premier état. Avec le magot
» que je portais à mon vieux père, je
» me suis meublé assez joliment une
» petite chambre à l'entrée du faubourg
» Saint-Antoine, c'est là où je loge
» pour le quart d'heure et où je re-
» tournais quand nous nous sommes
» trouvés nez à nez tout-à-l'heure.
» Voilà toute mon histoire, à présent,
» à ton tour... reprends ta chasse aux
» lions. Je t'écoute.

» — Pour lors, je propose donc à
» Roquet de m'accompagner avec ses
» armes, vu qu'on ne tue pas un lion
» en lui enlevant le ballon. Le roi des

» animauux prendrait mal cette façon
» familière de l'attaquer. Roquet ne
» manque pas de courage!... Cepen-
» dant ma proposition lui cause une
» émotion qui fit pâlir jusqu'à ses na-
» rines, et il me dit :

» — Tuer des lions, ça doit avoir
» son vilain côté... si mon fusil ratait
» par hasard au moment où l'animal
» voudrait fondre sur moi?... Eh bien!
» lui fis-je, on a son sabre-poignard et
» on attend le monstre que l'on coupe
» en deux par le milieu du nez... c'est
» son endroit vulnérable. Si nous em-
» menions avec nous une petite pièce
» de canon, reprend Roquet. Fi donc!

» lui dis-je... nos armes nous suffisent.
» Bref, je fais tant par mon éloquence
» que je l'électrise et il se décide à
» m'accompagner.

» Nous voilà partis. Le temps était
» superbe, un peu chaud, mais tu sais
» que c'est l'ordinaire du pays. Du
» reste nos gourdes étaient pleines de
» taffia, c'est rafraîchissant. Nous nous
» mettons en marche, Roquet me di-
» sait : Où sont les lions, je veux être
» prévenu à l'avance, et moi je lui ré-
» pondais : Sois tranquille, je connais
» leur tanière ; d'abord ça se sent de
» loin, ça porte avec soi une odeur
» sauvage près de laquelle le bouc n'est

» que de la fleur d'orange; ensuite ça
» rugit... c'est un bruit comme si on
» avait douze contrebasses en mouve-
» ment autour de soi... Tu connais la
» musique, fais attention quand tu
» entendras celle-là...

» Arrivés sur une hauteur d'où l'on
» dominait un défilé de longueur, bor-
» dé par ci par là de palmiers, de dat-
» tiers, de cocotiers et autres abrico-
» tiers, je dis à Roquet : Arrêtons-nous
» ici : vois-tu là bas cette espèce de
» caverne sous des rochers... eh bien !
» ce n'est pas là que se cachent les
» lions... c'est ordinairement dans ce
» massif, dans ces broussailles qui sont

» dans le fond du défilé. Asseyons-nous
» ici, buvons un coup, mais ayons tou-
» jours l'œil sur le massif, c'est par là
» que viendra le lion. Ayons nos fusils
» armés à côté de nous, mais surtout
» ne tire pas que je ne te le dise!... il
» ne faut pas perdre sa poudre ici; il
» ne faut tirer qu'à coup sûr, sans
» quoi le roi des animaux nous échap-
» perait, et peut-être même s'amuse-
» rait-il à sauter par dessus notre tête,
» ça ne fait pas de mal, mais ça vous
» fait aller de la poussière dans les
» yeux, et c'est désagréable. Roquet
» me promet de n'agir que sur mon
» commandement. C'est bien, nous
» nous reposons, nous visitons nos bi-

» berons, et nous avions toujours les
» regards attachés sur le massif. Une
» heure se passe; rien ne paraît : j'a-
» vais bien aperçu dans l'éloignement
» quelques petits lionceaux qui jouaient
» aux barres dans la plaine, mais ils
» n'étaient pas plus gros que des chats,
» ça ne valait pas notre coup de fusil.
» Une autre heure se passe; à force de
» fixer le massif j'avais mal aux yeux
» et j'étais de temps en temps obligé
» de les fermer. Roquet s'embêtait et
» disait : il paraît qu'ils ont peur de
» nous tes lions, et qu'ils n'ont pas en-
» vie de goûter de nos cafabines.

» Tout-à-coup je suis éveillé par un

» rugissement très fort qui part de der-
» rière moi. Roquet pousse un cri; moi,
» je me retourne et je vois un superbe
» lion qui, au lieu de sortir du massif,
» venait en sournois par un autre côté
» et s'approchait de nous en tortillant
» sa queue, ce qui annonce toujours
» chez le lion une colère sourde. Ro-
» quet devient pâle et tremblant. Je lui
» dis : N'aies donc pas peur... laisse-le
» avancer, et je me mets à grimper sur
» un palmier avec mon fusil, parce
» que du haut de l'arbre je dominais
» bien mieux sur le lion et que je vou-
» lais le tirer dans l'oreille, c'est en-
» core son endroit sensible. Mais mon
» Roquet, au lieu d'attendre tranquil-

» lement la bête, comme je le lui avais
» dit, se met à courir de toutes ses for-
» ces en poussant des cris de merlu-
» sine ; ce que voyant, mon lion se met
» aussi à courir après lui. Ah ! que je
» me dis : Ça va mal pour Roquet. En
» effet, le lion gagnait du terrain. Ro-
» quet tire sur lui et le manque... en-
» core une bêtise, je lui avais défendu
» de tirer. Il m'appelle à son secours...
» je serais bien descendu de mon ar-
» bre, mais alors il me prend une cram-
» pe dans le mollet gauche, impossible
» de bouger. Ce pauvre Roquet n'était
» plus qu'à douze pas du lion qui se
» disposait à s'élancer sur lui ; moi je
» me préparais à tirer... Malheureu-

» sement le lion ne me présentait pas
» ses oreilles, en ce moment un coup
» part... c'était un autre homme de
» notre régiment... Jolibois... tu sais
» bien, un gros trapu... Jolibois qui
» passait avec des camarades venait de
» tirer sur le lion, celui-ci se sent
» étourdi et tombe sur le dos... Oh!
» alors, comme je voyais son oreille, je
» tire, et je le tue net!.. Ce pauvre
» Roquet était plus mort que vif... et
» il a la bêtise de dire que sans Jolibois
» il était perdu. Eh bien! que je lui
» fais, tu es encore gentil tout de même,
» toi, le plus souvent que je te rem-
» mènerai à la chasse. Mais ce n'est
» pas le tout, nous rapportons le lion

» mort sur une civière, et Jolibois se
» permet de réclamer sa peau, et le
» capitaine la lui adjuge en disant que
» c'est à lui qu'elle revient. Oh ! cette
» fois, que je me dis, en voilà assez
» de passe-droits; on m'a soufflé une
» foule de grades sous prétexte que je
» suis toujours à l'hôpital quand les
» autres se battent... Est-ce que c'est
» ma faute si je suis d'un tempéra-
» ment maladif. Mais l'histoire du lion
» m'ayant entièrement dégoûté du ser-
» vice, j'ai pris mon congé; j'avais fini
» mon temps : je me suis dit comme toi,
» rentrons dans la vie du bourgeois. Je
» n'ai pas encore trente ans sonnés, je
suis bâti pour séduire et plaire, al-

» lons retrouver ma payse et remet-
» tons-nous à tourner des tabatières,
» des bonbonnières... j'y étais assez
» habile jadis; et si la payse s'est amas-
» sé des noyaux en servant fidèlement
» ses maîtres, je pourrai sacrifier à l'hy-
» ménée... et voilà. »

Sabretache, qui a écouté avec un sourire un peu moqueur le récit de la chasse aux lions, emplit le verre de son camarade, en lui disant :

« — Eh bien, la payse a-t-elle été
» fidèle? es-tu marié?

» —Ah! plus souvent, vois-tu, Sabre-

» tache, les femmes ce sont des lézards,
» ça vous glisse dans la main au mo-
» ment où vous croyez les avoir appri-
» voisées. Catherine m'aimait toujours,
» à ce qu'elle disait, mais elle en avait
» épousé deux autres pour m'attendre
» plus patiemment ; bref elle était
» veuve de deux maris et m'offrit d'ê-
» tre son troisième. Cela me tenta
» d'autant moins qu'elle était pourvue
» de cinq mioches que ses défunts lui
» avaient laissés. Je me suis dit : Pour
» peu que je lui en fasse autant, il fau-
» dra donc que nous tenions une école
» rien que pour nos moutards !.. Merci,
» j'ai salué la payse ; j'ai rompu toute
» relation avec elle. Quand il me

» prendra envie de me matrimonier,
» ce ne sont pas les femmes qui me
» manqueront... quand on est ficelé et
» tourné comme moi!.. A propos, Sa-
» bretache, me trouves-tu plus gentil
» en bourgeois... ne me flatte pas ! je
» n'aime que la vérité ! »

Sabretache se met à toiser Pétarade, qui est haut et mince comme une asperge, n'a jamais eu ni hanches, ni mollets, mais en revanche a les cheveux passablement rouges, une bouche qui rejoint presque ses oreilles, un nez en lame de couteau, et de gros yeux roux à fleur de tête, qu'il tient constamment ouverts comme quelqu'un d'étonné.

« — Je te trouve toujours le même,» dit Sabretache à son camarade ; celui-ci lui prend la main et la lui serre fortement en s'écriant :

« — Cet éloge me suffit, je n'en demande pas d'autres, pendant cinquante ans de suite. Et toi, Sabretache, as-tu retrouvé ici quelque bonne amie ?

» — Oh ! moi, je n'ai point de bonne amie, je n'ai jamais été un amateur du sexe comme toi... Un petit mot en passant à une vivandière... je ne dis pas non !.. mais faire ma cour ! je n'y

» entendais rien. Aussi, grâce au ciel,
» les femmes ne m'ont jamais causé de
» tourments !..

» — C'est drôle qu'on n'aime pas le
» sexe !.. Moi, il y a des nez retroussés
» pour lesquels j'aurais affronté une
» nuée d'Arabes.

» — Quand je dis que les femmes m'oc-
» cupent peu, je mens, cependant ! car
» il y en a une à laquelle je pense sou-
» vent... et que je grille de revoir !..

» — Ah ! tu vois bien, avec ton air
» indifférent... tu es pincé !

» — Tu n'y es pas ! il ne s'agit au-
» cunement d'amour dans tout cela.
» C'est une jeune fille qui m'a rendu
» un service, qui m'a recueilli, logé
» dans sa chambre, lorsqu'on me refu-
» sait un gîte dans une auberge à deux
» lieues de Nemours. J'étais accablé de
» fatigue, je souffrais beaucoup de ma
» dernière blessure... que j'ai reçue...
» non pas en chassant des lions, mais
» dans une razzia sur les Arabes. Bref,
» sans la bonté de cette jeune fille, je
» crois que je serais tombé sur le che-
» min... et il faisait un temps affreux...
» un orage épouvantable... Je ne sup-
» pose pas que je me serais bien trouvé
» de coucher à la belle étoile !

» — Et la jeune fille t'a reçu dans
» sa chambre... Merci, en voilà de
» l'humanité !...

» — Oui, elle m'a cedé sa chambre
» et elle a été se coucher... je ne
» sais où... Ah ! pourvu qu'il n'en soit
» rien résulté de fâcheux pour elle...
» Pauvre petite Cerisette !.. si franche,
» si naïve, si gaie... Je l'aime comme
» une sœur, vois-tu, comme une fille...
» comme mon enfant, enfin...

» — Oh ! alors, c'est de l'amour ver-
» tueux, ce n'est plus mon genre. Mais
» pourquoi es-tu préoccupé de ta jeune

» fille ? Est-ce qu'on t'a dit que le feu
» avait pris à son auberge ?

» — Non... mais je craignais autre
» chose pour elle... ce qu'il y a de
» certain, c'est qu'au printemps pro-
» chain, je me donnerai un petit congé
» pour aller lui dire bonjour et savoir
» ce qu'elle fait là-bas... Dix-huit
» lieues ! ce n'est pas loin, j'irai en me
» promenant !

» — Eh ben, tiens, si tu veux je fe-
» rai ce petit voyage avec toi... Dix-
» huit lieues ! qu'est-ce que c'est que
» ça ! pour nous autres qui avons joué
» à la cligne-musette dans les déserts

» de l'Afrique... Ça te va-t-il, Sabre-
» tache, que je t'accompagne dans cette
» promenade.

» — Pourquoi pas!.. mais nous n'en
» sommes pas là. En attendant je vais
» rentrer me reposer, car demain j'ai
» de la besogne loin de mon quartier
» et je veux y être de bonne heure...

» — Moi aussi j'ai de la besogne...
» j'en fais le moins que je peux, j'en
» conviens, mais pourtant j'en fais. Je
» travaille chez un fabricant rue Saint-
» Denis, je demeure à côté rue Gré-
» nétat; mais quand tu voudras me
» trouver je vais tous les soirs flâner et

» fumer ma pipe à l'estaminet de l'Épi-
» scié... calembourg, sur le boulevard
» du Temple... On y joue quelquefois
» des petites comédies en manière de
» vaudeville, ça m'amuse, et ça for-
» me l'esprit.

» — Moi, je t'ai dit mon adresse,
» faubourg Saint-Antoine, au coin de
» la rue de Charonne. »

Les deux anciens camarades quittent la table. Sabretache paye la bouteille ; Pétarade propose d'en payer une autre plus loin, mais son ancien refuse, et après s'être de nouveau pressés la main et dit au revoir, les ci-devant soldats

se séparent. Pétarade continue son chemin vers la rue Meslée et Sabretache suit la rue de Vendôme en se dirigeant du côté de la rue Boucherat.

La conversation des deux amis, entremêlée de rasades, avait duré longtemps, car Pétarade qui avait de la prétention à être beau parleur, narrait fort lentement, s'écoutait parler et semblait souvent chercher de quelle manière il finirait son discours. Il était donc près de onze heures lorsque Sabretache reprend sa route, sifflant entre ses dents une marche militaire qu'il affectionnait, et songeant aux

soirées qu'il avait passées en Afrique et dont la vue de Pétarade venait de lui rendre le souvenir plus vif.

En suivant la rue Boucherat, à la hauteur de la rue Saintonge, des cris étouffés parviennent à l'oreille de Sabretache. Il regarde autour de lui et n'aperçoit personne; il pense s'être trompé et va poursuivre sa route; le même cri se fait entendre, mais cette fois plus fort, plus aigu, plus suppliant: c'est une femme qui implore la pitié de quelqu'un et appelle à son secours. Sabretache s'est senti vivement ému... ce cri a retenti au fond de son cœur.

Aussitôt ne consultant que son désir d'être utile à celle qui implore du monde à son aide, il court du côté où il entend encore comme des supplications, il n'a pas fait cent pas qu'il aperçoit un homme, mis avec élégance, tenant une femme par le bras et l'entraînant vers une allée ouverte et faiblement éclairée; mais cette femme se débat, elle ne veut point aller avec cet homme, elle le supplie de la lâcher, elle se traîne presque à ses genoux et l'homme, sans paraître faire attention à ses plaintes, l'attire toujours vers l'allée, en lui disant :

« — Oh ! tu viendras avec moi... tu » n'as pas le droit de me refuser et je » trouve plaisant que tu fasses tant de » façons. »

La malheureuse femme touchait presque à l'allée, lorsque Sabretache arrive, et retenant fortement le monsieur par un bras, lui dit :

« — Pourquoi faites-vous violence à » cette femme... vous voyez bien qu'elle » ne veut pas aller avec vous... êtes- » vous son mari pour agir comme ça?

» — Son mari ! » s'écrie le monsieur

en ricanant... « son mari !..ah ça, mais » vous ne voyez donc pas ce que c'est » que cette malheureuse... c'est une » fille... elle est de cette maison-là... » elle n'a donc pas le droit de me re- » fuser de venir avec moi... Ce qui la » vexe c'est que je l'ai reconnue... et » que je lui ai dit son nom... car il n'y » a pas longtemps qu'elle fait ce joli » métier... Ah ! ah ! ce n'était pas la » peine de faire tant la bégueule avec » moi à Nemours pour arriver où tu » en es, ma belle Cerisette !..

» — Cerisette ! » s'écrie Sabretache qui reste comme frappé de stupeur et

laisse tomber à terre son seau et ses brosses. Tandis que la jeune fille, le considérant à son tour, pousse un cri, et parvenant par un dernier effort à se dégager des mains du ci-devant commis voyageur, court se jeter aux pieds du vieux soldat, en murmurant :

« — Oui... oui... c'est moi... Ah ! » par pitié!.. si ce n'est par reconnais- » sance, je vous en supplie... sauvez- » moi... arrachez-moi d'ici... »

Sabretache revenu à lui, va relever Cerisette et lui tend déjà les bras, lors-

que monsieur Froimont revient se mettre entre eux, et prenant un air menaçant :

« — Qu'il te sauve !.. Je trouve cela » plaisant !.. Je ne sais pas si cet hom- » me te connaît, petite, mais je lui » défends de se mêler de mes affaires. » Tu vas monter avec moi, parce que » telle est ma fantaisie... parce que tel » est mon caprice... et corbleu ne fai- » sons plus de façons, car je sais com- » ment on fait obéir les filles de ton es- » pèce... »

Ce mot est accompagné d'une vio-

lente bourrade par laquelle le beau monsieur veut forcer Cerisette à l'accompagner ; mais à peine a-t-il porté la main sur la jeune fille, que Sabretache, avec la promptitude de l'éclair, s'élance sur lui, le saisit à la gorge, le secoue quelques moments par le collet, comme s'il tenait une marionnette, puis le lançant de toutes ses forces sur le pavé, l'envoie tomber au milieu du ruisseau, en lui disant :

« — Tiens, misérable ! voilà comme » je traite ceux qui portent la main » sur une femme quelle que soit sa » position... Mais quant à celle-ci...

» oh ! je te réponds que tu n'y retou-
» cheras pas.. Je serai là pour t'en em-
» pêcher. »

Le beau Froimont ne répond pas ; le coup qu'il a reçu l'a trop violemment étourdi. Sabretache revient vers Cerisette ; la pauvre fille a perdu connaissance ; elle est couchée sur le pavé. Sans s'occuper à la faire revenir, Sabretache la prend dans ses bras, l'emporte et se met à courir dans la direction du boulevard. Il arrive bientôt à une place de fiacre. En le voyant arriver avec son fardeau, un cocher se hâte d'ouvrir sa voiture, il aide Sabretache

à placer dedans la jeune fille, qui est toujours évanouie, l'ex-troupier se met à côté de Cerisette, baisse les portières pour avoir de l'air, et dit au cocher :

« — Faubourg Saint-Antoine, au » coin de la rue de Charonne, et va » bon train, le mouvement fera reve- » nir cette petite.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

		Pages
CHAP. I^er^.	— Le parc de Saint-Cloud.	5
II.	— Un jeune homme sage.	49
III.	— La dame de carreau.	83
IV.	— Un cocher ivre.	121
V.	— Une maison infâme.	145
VI.	— Vilaine chambre. — Vilain voisin.	191
VII.	— Pauvre fille.	237
VIII.	— La chasse aux lions.	291